


N



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ABDEKER,

OU

L'ART DE CONSERVER LA BEAUTÉ.

Cinquième Classe.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque Volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 f. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

ABDEKER,
OU
L'ART DE CONSERVER LA BEAUTÉ.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.
Avec Approbation & Privilége du Roi.
1791.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
ABDEKER,
OU
L'ART DE CONSERVER LA BEAUTÉ.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Converſation ſérieuſe. Origine de la haine des Vénitiens contre les Turcs, & d'un triſte événement pour Abdeker & Fatmé.

LES diverſes conjectures qu'on avoit formées à la promenade pendant que

Mocenigo accompagnoit *Abdeker* & *Fatmé*, ne furent pas ſans ſuite, & furent bientôt confirmées par des événemens inattendus. Pendant pluſieurs jours on ne fut occupé que de ſe rappeler dans la mémoire les traits de perfidie de *Mahomet*, & de ſe retracer l'hiſtoire des affaires malheureuſes que les vénitiens avoient eu à ſoutenir contre lui. Les faits étoient trop récens, pour qu'on n'en ſentît pas encore toute l'amertume.

Ces bruits furent aux oreilles de *Mocenigo*, qui frémit de rage, lorſqu'il s'apperçut qu'on le ſoupçonnoit de quelque noir complot. Par prudence, il ne fit pas éclater les tranſports de ſa fureur, & la contraignit au ſilence.

Il continua toûjours à rendre des visites fréquentes à *Fatmé*, qui vit bien que son humeur étoit devenue plus sombre & son esprit plus inquiet. Qu'avez-vous, lui dit-elle un jour ? L'amour auroit-il percé votre cœur d'une flèche empoisonnée ? Votre imagination seroit-elle enveloppée dans un tourbillon d'affaires embarrassantes ? Votre ame, depuis quelques jours, ne me paroît pas tranquille. Agité par des pensées contraires, vous ne répondez que par des mots ambigus, qui laissent entrevoir votre trouble. Parlez, *Mocenigo ;* faites-nous part de la situation de votre ame. Vous connoissez suffisamment l'intérêt que nous prenons à votre personne pour n'etre pas sûr de nos sentimens, &

pour ne pas croire que votre état nous alarme & nous afflige.

Je parlerai volontiers, reprit *Mocenigo*, de peur que mon ſilence ne vous inquiète plus que les choſes que je vais vous révéler. Je vous raconterai l'origine de la haine des vénitiens contre les turcs; je vous apprendrai les motifs pourquoi mes compatriotes ne vous ſouffrent ici qu'avec impatience : je ne vous tairai pas non plus comment mon cœur, brûlant des plus beaux feux, reçut la plaie la plus cruelle par les mains du tyran qui baigne encore aujourd'hui de ſang la Grèce & le Boſphore de Thrace. Il en coûtera à mon ame de ſe rappeler des objets ſi triſtes; il en coûtera à la vôtre de les appren-

dre ; je connois votre ſenſibilité ; mais vous commandez, il faut obéir.

Si triſtes que puiſſent être ces objets, dit *Fatmé*, ils ſont trop intéreſſans pour que je veuille tarder à les apprendre, & pour que vous héſitiez à me les rapporter. Parlez, *Mocenigo*, il n'eſt plus tems de ſe taire.

Mahomet, dit le neveu du doge, avoit fait la conquête de Boſnie, & au milieu des fêtes qu'il donnoit à Conſtantinople pour exprimer ſa joie, il fit partir le viſir *Machmut* & *Omar Pacha* pour aller joindre *Daut-Pacha* dans le Péloponèſe, & y attaquer les places vénitiennes. Juſqu'alors, les vénitiens, ſpectateurs indifférens du naufrage de leurs voiſins, & ſourds

au tonnerre qui grondoit ſur leurs têtes, virent à leur tour l'orage fondre ſur eux. Ils poſſédoient dans l'Ætolie la ville de Lépanthe, & dans le Péloponèſe Argos, Napolie de Romanie, Modon, Corron, Navarrin & l'importante fortereſſe de Nomembaſi, qui leur avoit été livrée par une intelligence ſecrette avec quelques habitans italiens.

Omar Pacha avoit ſurpris & pillé la ville de Lépanthe; mais *Aloyſio Lauredano*, général des vénitiens, s'en étoit vengé en ſaccageant Boſtitza, place ottomane du Péloponèſe.

On fit ſur le champ un échange de priſonniers; car le vain nom de paix ſubſiſtoit malgré ces hoſtilités.

& dans ces ſortes d'entrepriſes, le ſultan étoit prêt à y applaudir ou à les déſavouer ſelon le ſuccès. Mais enfin la ville d'Argos donna lieu à une guerre ouverte. *Joſué Pacha*, gouverneur de Corinthe, ſuborna un papa ou prêtre grec qui chaſſa d'Argos le gouverneur vénitien, & y fit entrer une garniſon turque.

La nouvelle en ayant été apportée à Veniſe, donna lieu à une aſſemblée du conſeil des *prégadi*, compoſée ordinairement de cent vingt ſénateurs élus pour régler les affaires de la paix ou de la guerre (1). L'irré-

(1) Le doge avoit coutume de conſulter autrefois, ſur les matières les plus difficiles, les vieillards & les plus diſtingués de la

ſolution y fut grande, & la plupart opinèrent à députer au ſultan, pour apprendre ſes intentions de ſa bouche avant que de ſe déterminer à l'un ou à l'autre parti. Alors *Vettor Ca-*

république. Alors il les invitoit de ſe rendre chez lui, d'où vient le terme de *pregadi*, de *pregare*, prier, comme le terme de *ſénat* vient de *ſenex*, vieillard. Ils furent d'abord ſoixante; mais en 1435 on en ajouta ſoixante autres d'extraordinaires qu'on appela *dll' aggiunta*. On met au nombre de *pregadi* les procurateurs de Saint-Marc, les conſeillers, la chambre des dix, les cenſeurs, les juges de la chambre militaire & autres magiſtrats, dont les uns ont voix délibérative, & les autres ſont ſeulement préſens, pour apprendre les affaires de l'état, connoître la manière dont on doit s'y comporter.

pello, un des plus célèbres ſénateurs, prononça cette harangue, qui laiſſa des traces profondes dans l'ame de tous ceux qui ſont animés pour l'intérêt & la gloire de leur patrie.

« Après avoir reconnu, dit-il (1), » par de grands exemples que vos » ſages délibérations ont toujours con- » fondu nos ennemis, je viens join- » dre mes avis aux vôtres, & vous » repréſenter le danger où nous met » votre irréſolution à prendre les » armes contre *Mahomet*, lorſque la » néceſſité va vous y contraindre. Qui » peut douter que cette langueur ne » ſoit favorable à l'impétuoſité natu-

(1) Ce diſcours eſt rapporté par Chalcondyle.

» relle de l'empereur d'Orient, &
» que les propofitions de lui envoyer
» nos plaintes par des ambaffadeurs
» ne foient des amufemens frivoles!
» Pourquoi vont-ils lui dire qu'il
» viole fes fermens? il le fait bien;
» & s'il avoit défavoué ce qui s'eft
» paffé à Argos, il vous l'auroit déjà
» rendue. Il n'eft donc pas queftion
» de lui reprocher fon manque de
» foi; il faut l'en faire repentir, &
» croire que nos armes feront plus
» que nos remontrances. Eft-ce d'au-
» jourd'hui qu'il s'eft moqué de nos
» plaintes, & qu'il en a éludé la juf-
» tice par des paroles ambigues, &
» des excufes adroites, qui, dans
» le même tems, étoient démenties
» par des effets contraires. Si quel-

» quefois sa langue & son cœur s'ac-
» cordent, c'est seulement pour nous
» tromper. Quelles nouvelles instruc-
» tions pensez-vous donner à vos
» ambassadeurs? Ils ne peuvent lui
» tenir d'autres discours que celui-
» ci: Entreprends ce que tu vou-
» dras, vainqueur de Constantinople,
» & pour toute justice n'écoute que
» ta volonté. Les vénitiens n'ont pour
» toute défense que des supplica-
» tions respectueuses, une complai-
» sance aveugle & une patience ser-
» vile. Ce discours sera bien glorieux
» à la mémoire de nos pères, qui,
» avec tant de valeur & de prudence,
» nous ont laissé un nom illustre &
» une domination florissante. Nous
» perdons plus de places par une

» lâche tolérance, que par une guerre
» honorable. Ceux qui nous propo-
» ſent les voies de douceur, nous
» repréſentent les avantages du tra-
» fic & le gain que nous faiſons ſur
» les marchandiſes de Turquie. Quoi
» donc! le vil intérêt de nos négo-
» cians ſera mis en balance avec la
» gloire & la sûreté de la républi-
» que? Ce commerce même ſera-t-il
» tranquille pendant une paix chan-
» celante, ou plutôt parmi les bri-
» gandages continuels qu'une ombre
» de paix facilite à nos ennemis? Ils
» tentent peu-à-peu nos forces, &
» eſſaient notre molleſſe par de lé-
» gères entrepriſes, afin de mieux
» nous envahir après nous avoir en-
» dormis. C'eſt peu que la perte

» d'Argos; nous devons avoir prévu
» celle de nos îles & de nos places
» de terre ferme, par les premières
» démarches que *Mahomet* a faites
» dans la Grèce. Avons-nous oublié
» qu'en sortant d'Athènes & de Thè-
» bes; il vint en personne recon-
» noître la situation de Négrepont,
» & faire sonder le canal de l'Euri-
» pe? L'a-t-il entrepris sans dessein?
» Je ne crois pas qu'il faille atten-
» dre une déclaration de guerre plus
» expresse. Il vous en fait tous les
» jours de plus détournées, & vous
» aurez plus de peine à vous défen-
» dre de son adresse que de sa vio-
» lence. Il ruine peu-à-peu les princes
» qui pourroient vous secourir, &
» vous fait sans doute entrevoir une

» ruine prochaine. Il ne vous reſte
» plus qu'à lui applanir vous-mêmes
» le chemin qui le doit conduire à
» vos portes, ſous prétexte qu'il ne
» faut pas l'irriter. Sa colère doit-
» elle être plus à craindre qu'une
» douceur artificieuſe qui vous lie
» les mains pour vous enfoncer le
» poignard dans le ſein. Si le ſénat
» appréhende tant la guerre, il mon-
» trera auſſi l'exemple de l'appréhen-
» der à nos propres ſujets, qui pour
» en éviter les hoſtilités, ne man-
» queront pas de céder aux careſſes
» de l'ennemi. Ceſſons de ſcandaliſer
» l'univers, qui nous reproche le hon-
» teux repos de la ſtupide indiffé-
» rence où nous avons vécu, tandis
» qu'à nos yeux *Mahomet* a opprimé

» deux empereurs de l'Orient, les
» deſpotes du Péloponèſe & de Ser-
» vie, & tout récemment le roi
» de Boſnie, qui vient de périr faute
» du ſecours qu'il nous demandoit.
» De qui, à notre tour, attendrons-
» nous quelque ſecours après l'avoir
» refuſé aux princes de notre religion
» & de nos contrées, qui nous l'ont
» demandé en ſuppliant, lorſque c'é-
» toit à nous à les ſupplier de les
» recevoir, pour faire de leurs états
» une barrière dont le nôtre a tant
» de beſoin? Ne ſoyons donc plus
» les déſerteurs de la cauſe commune,
» & les complices ou plutôt les au-
» teurs de notre perte. Réuniſſons
» toutes nos forces; faiſons attaquer
» l'ennemi ſur le Danube, tandis

» que nous le combattrons dans la
» Grèce. Nous réparerons ainſi notre
» honte & nos pertes, & nous met-
» trons dans nos intérêts la juſtice du
» ciel & les vœux de toute la terre ».

Cette harangue ébranla les véni-
tiens, & leur fit concevoir une haine
implacable contre l'empereur turc :
mais le zèle incomparable du pape
Pie II (on l'appeloit mouphti à Conſ-
tantinople) acheva de les détermi-
ner à porter la guerre dans l'Orient.
Ce chef de l'égliſe romaine publia
contre *Mahomet* la plus célèbre croi-
ſade qui ait jamais été faite. Il écrivit
au doge de s'y rendre en perſonne.
Les troupes vénitiennes, lui diſoit-il,
me répondent d'un heureux ſuccès :
la victoire ſeroit néanmoins plus écla-

tante si vous veniez en personne montrer à l'armée chrétienne le chef de la république de Venise. La majesté, la gloire & l'autorité qui accompagnent la personne des princes, sont d'un grand poids parmi les soldats : les grands noms étonnent l'ennemi, dont les troupes succombent plutôt sous la réputation que sous les forces de son adversaire. Venez, ajoutoit-il, & paroissez sur le Bucentaure avec le magnifique appareil de votre dignité ducale : la Grèce ne sera pas la seule qui s'en effrayera, mais encore l'Asie & tout l'Orient. Nous vous attendons à Ancône, ne trompez pas notre attente, & ne vous défendez pas sur votre vieillesse, puisque *Philippe*, duc de Bourgogne, est

plus âgé que vous, & que ce ne peut être une excuſe pour moi, tourmenté de maladies qui m'accablent nuit & jour, ſans m'abattre le courage. Nous cherchons ſeulement votre conſeil, ſans avoir égard à la vigueur de votre corps, qui ſera ſuppléée par les troupes de *Philippe*. Nous ſerons trois vieillards à la guerre : ce ſera *la triple alliance*, & nous aurons encore d'aſſez bons yeux pour voir la déroute & la confuſion de nos ennemis. On nommera cet armement l'entrepriſe des vieillards, parce qu'en effet, trois vieillards vont ouvrir la guerre ; mais le bras des jeunes gens les ſecondera & répondra dignement à nos conſeils & à notre conduite.

L'artificieux & politique ſultan fut

la conſpiration qu'on tramoit contre lui, & il tenta de faire tomber les coups ſur ceux mêmes qui méditoient de les lui porter. Il envoya un chiaoux & des préſens conſidérables à *François Sforce*, duc de Milan, pour l'engager à faire la guerre aux vénitiens. Mais le duc ne voulut pas écouter de pareilles propoſitions. Alors le pape partit pour Ancône dans une litière, animé de ferveur & accablé d'infirmités. En traverſant les provinces de la Sabine, de l'Umbrie & de la Marche, il trouva les chemins couverts de croiſés qui venoient en foule de France, d'Eſpagne & d'Allemagne pour porter le fer & le feu dans les états du ſultan. Mais la maladie du pontife redoubla par l'extrême

déplaiſir qu'il eut d'apprendre que le duc de Bourgogne ne vouloit plus entreprendre le voyage d'Outremer. Inconſolable de voir le zèle de ſon allié s'éteindre, & réduit à la honteuſe néceſſité de regagner Rome, il fut attaqué d'une fièvre violente, & mourut bientôt après, faiſant des vœux pour la réuſſite de ſon entrepriſe, & laiſſant quarante-cinq mille ducats d'or pour la conduire à ſa fin après ſes funérailles.

Cette vive & ſainte ardeur manqua à ſon ſucceſſeur *Pietro Barbo*, vénitien de naiſſance, qui prit le nom de *Paul II.* Bien loin de ſe déclarer l'ennemi de *Mahomet*, il témoigna une forte averſion pour ces ſortes de guerres qu'il comparoit à

des brigandages. C'eſt ainſi que les plus grandes délibérations ſont ſouvent étouffées dès le moment de leur naiſſance.

Cette croiſade qui devoit être la plus inſigne de toutes, ne fut pas ſeulement la plus infructueuſe, mais porta encore le coup mortel à toutes les autres. *Paul* brouilla tellement les affaires d'Italie, qu'au lieu de vouloir ruiner les turcs, il ſembloit avoir entrepris de faire une diverſion en leur faveur.

Tout le fardeau de la guerre tomba donc ſur les vénitiens qui ne s'y ſeroient pas engagés s'ils euſſent prévu ces fâcheuſes révolutions du pontificat. Ils s'étoient hâtés d'envoyer les nouvelles de la croiſade dans leurs

places de Grèce. La piété des peuples grecs s'étoit d'abord ſignalée dans la ville de Négrepont par une proceſſion générale des inſulaires & des italiens, qui mêlèrent les différentes cérémonies des deux rits, & la pompe eccléſiaſtique à la militaire pour la bénédiction ſolemnelle du grand étendart de Saint-Marc, arboré contre les turcs. Après cet acte de piété, le capitaine général *Lauredano* mit à la voile pour Monembaſie, où la flotte débarqua des troupes qui prirent ſur les turcs la ville de Vatica en Laconie. Le magnifique *Bertholdo d'Eſte*, capitaine général de l'armée de terre, vint joindre ſes troupes avec deux mille chevaux & quatre mille fantaſſins. Il commanda un détachement

pour le siège d'Argos, qu'il reprit heureusement sur les turcs, qui en avoient tiré les habitans pour en peupler Constantinople. Les vénitiens, encouragés par ces succès, crurent que le salut du Péloponèse & le bonheur de l'entreprise dépendoient de la conquête de Corinthe & de la construction d'une muraille qui fermât l'isthme ou hémaxille, & ôtât aux turcs du Péloponèse la communication & le secours du reste de la Grèce. Selon ce projet, on fit travailler trente-six mille ouvriers, & sur les ruines de celle que l'empereur *Emmanuel* avoit fait bâtir quelques années auparavant, on éleva cette fameuse muraille, tant de fois construite par les grecs, & tant de fois détruite par

leurs ennemis. Elle régnoit depuis le golfe de Lépanthe jusqu'à celui d'Egine, dans une plaine qui se trouve au-dessous de ces chemins célèbres & dangereux, pratiqués sur des rochers escarpés. Tant de travaux devinrent inutiles : *Bertholdo* formant avec la plus grande ardeur le siège de l'Acro-Corinthe, reçut à la tête un coup qui le mit hors de combat & lui fit perdre son sang & la vie. Les vénitiens, consternés d'un si fâcheux accident, ne prévoyoient plus que des malheurs. Effrayés, éperdus, ils abandonnèrent la muraille, sur la nouvelle que le visir *Machmut* & *Daut Pacha* beglerbey de l'Europe, venoient joindre *Omar* avec quatre-vingt mille combattans. En effet, le

visir

visir arriva, fit démolir ce rempart qu'on avoit élevé avec tant de fatigue & de dépense, & détacha *Omar* avec vingt mille hommes, pour soumettre les places vénitiennes des environs de Modon.

CHAPITRE II.

Sur des expéditions des Vénitiens. Mort de Scanderbeg.

CEPENDANT les vénitiens reprirent leur ancien courage. Un grec de la famille des Comnènes les rendit maîtres de l'ile de Lemnos ; mais ils furent battus à Mantinée, dans le Péloponèse. Ils essayèrent de réparer

leur perte en donnant la conduite de cette flotte à *Orſato Juſtiniano*, capitaine auſſi brave que judicieux, & celle de l'armée de terre à *Sigiſmond Malateſta*, prince d'Arimini, qui s'étoit rendu célèbre en Italie par des guerres continuelles contre les pontifes & par de fréquentes invaſions dans l'état eccléſiaſtique. Jamais le pape *Pie*, tout zélé qu'il étoit pour la guerre de Turquie, ne voulut accorder la paix à ce prince, que les vénitiens avoient ſouhaité pluſieurs fois pour le commandement de leur armée en Grèce. Après la mort de ce pontife, *Sigiſmond*, employé par les vénitiens, paſſa dans le Péloponèſe, & fit le ſiège de Sparte, où venoit d'expirer la liberté des grecs

tant de fois défendue par leurs ayeux. Il ſe rendit d'abord le maître de la ville ; mais il attaqua inutilement le château défendu par ſon aſſiette ſur le précipice d'un roc & par une bonne garniſon ottomanne. Forcé à la retraite, il mit le feu à la ville, & par une indigne barbarie, que la poſtérité ne lui pardonnera point, il ruina la plus grande partie des édifices que tant de ſiècles & tant de nations avoient épargnés. Mais bientôt il quitta le ſervice de la république pour aller défendre ſes propres états, que le pape même avoit attaqués.

L'amiral *Orſato Juſtiniano* étoit venu mouiller à Leſbos. Il y fit deſcendre des troupes, & traita les grecs avec une généroſité bien oppoſée aux

barbaries exercées à Sparte. Il les y distingua des turcs, dont il fit empaler un grand nombre, restituant aux grecs ce que les soldats leur avoient pillé. Il tenta ensuite inutilement le siège de Mythilène, & revint à Modon où il mourut bientôt après.

Pendant que la république de Venise attaquoit ainsi *Mahomet* dans la Grèce, elle lui suscitoit la guerre en Servie & en Hongrie. Je me tais sur le détail de ces guerres que *Mahomet* soutint avec une prudence & un courage incroyables, & que les alliés des vénitiens ne supportèrent qu'avec perte, & qu'en exposant leur liberté, leur vie & leur couronne. Cependant je ne puis passer sous silence les obligations infinies qu'a

notre république à *Scanderbeg*. Vous connoiſſez ſans doute les exploits de ce héros fameux qui obligea le ſultan, ſes généraux & ſon armée de ſe retirer de devant les murs de Croye.

Hélas ! dit *Fatmé*, quel triſte ſouvenir me rappelez-vous ? Ce fut dans ce moment fatal que *Mahomet*, frémiſſant d'un pareil affront, fit périr dans ſa rage la malheureuſe *Irène*. Le cruel penſoit ſe laver d'une injure faite à ſa gloire, en ſe noirciſſant aux yeux de tout l'univers par l'action la plus barbare. En finiſſant ces mots, *Fatmé* ne put encore s'empêcher de verſer quelques larmes ſur le malheureux ſort de ſa compagne, & de témoigner à ſes mânes qu'elle leur conſervoit toujours la même ami-

tié, qui n'avoit pu être altérée par les divers incidens dont ſa vie avoit été agitée.

Eſſuyez ces larmes, reprit *Mocenigo*, c'eſt à moi à mourir de douleur. Le triſte ſort d'*Irène* étoit le modèle de celui que le barbare tyran préparoit à la charmante *Erizo*, héroïne aimable, qui m'étoit plus chère que ma vie même. Tu me l'as enlevé, impitoyable *Mahomet*, & tu reſpires encore ! Les furies ne déchirent pas ton cœur. L'enfer reſpecte ſans doute une proie qui ne peut pas lui échapper ; au moins, n'as-tu pas frémi en voyant couler un ſi beau ſang ? Que dis-je ? L'ame de *Mahomet* eſt peut-être auſſi impénétrable aux rémords, que ſupérieure aux revers. Les diffi-

cultés animent son courage, & les disgraces réveillent sa prudence. Après qu'il eut vainement attaqué Burazzo, place vénitienne, il fut, pour réparer ses malheurs & ceux de *Ballabanus*, recommencer le blocus de Croye, & attendit du tems, ce que ses forces ne lui permettoient pas d'enlever d'un seul assaut. *Scanderbeg*, pour confondre les desseins de son ennemi, donna le rendez-vous à ses alliés & à ses généraux dans la ville d'Alessio, qui appartient aux vénitiens. Ce digne prince des albanois, qui s'étoit défendu avec tant de valeur, de sagacité & de bonheur contre un ennemi opiniâtre, qui avoit résolu de lui enlever le sceptre & la liberté, se donna dans cette occasion tant de fa-

tigues à parcourir les pays, & à faire lui-même le dénombrement & la levée des milices, qu'il fut attaqué d'une maladie cruelle, qui lui permettoit à peine d'arriver à Aleſſio, & qui le conduiſit bien vîte au tombeau.

Comme il ſentit ſes forces diminuer de momens en momens, & que la mort ne devoit pas tarder à trancher le fil de ſes jours, il fit venir auprès de ſon lit les princes ſes alliés, l'ambaſſadeur de Veniſe, & les chefs de ſes troupes. Je me meurs, leur dit-il, & je ne demande pas au ciel une vie plus longue. Si je puis ſouhaiter quelque choſe, c'eſt que vous ſouteniez les intérêts de la religion contre les efforts de *Ma-*

homet, avec autant de zèle & de fermeté que je l'ai fait moi-même. Souvenez-vous de tout ce que j'ai fait pour vous, pour vos enfans & pour la liberté commune ; & si l'on peut juger de l'avenir par le passé, jugez de ce que j'aurois pu faire, si je n'eusse été arrêté au milieu de ma carrière. Je ne vous demande pour toute récompense de mes blessures, de mes travaux & de mes desseins, qui ne tendoient qu'à votre gloire, qu'un attachement inviolable aux intérêts du prince *Jean*, mon fils & mon successeur. Et toi, mon fils, approche & viens recevoir le dernier baiser d'un père qui auroit voulu soutenir la foiblesse de ton âge par la vigueur de son bras & la sagesse de ses conseils.

Promets-moi d'être vertueux, c'eſt la plus grande conſolation que je puiſſe emporter avec moi dans le tombeau. Vous, qui êtes ici l'organe des intentions d'une république pour laquelle j'ai combattu, & qui a combattu pour moi, je vous le recommande, ce fils qui m'eſt ſi cher, que je baigne de mes larmes & auquel je laiſſe un trône arroſé de mon ſang. Je le mets, ce tendre orphelin, ſous la tutelle de Veniſe, & je déclare le ſénat le dépoſitaire du ſouverain pouvoir juſqu'au tems de ſa majorité.

A peine prononçoit-il ces derniers ordres, où la tendreſſe avoit autant de part que la politique, qu'il fut interrompu par une alarme qui ſe donna dans la ville, & qui y fut apportée des

villages voiſins, où les turcs mettoient le feu & la déſolation. *Scanderbeg*, preſqu'aux abois, ſentit réveiller ſon ardeur martiale, & ſe mettant ſur ſon ſéant, demanda ſes armes & ſon cheval. La vigueur de ſa conſtitution étant épuiſée, il fallut reſter opprimé par le poids de la maladie. Il demeura donc étendu ſur ſon lit, ne faiſant entendre que les ſons d'une voix expirante ; mais animant encore ſes guerriers à faire une ſortie ſur l'ennemi, & les aſſurant qu'auſſi-tôt que cette foibleſſe ſeroit paſſée, il iroit contribuer à leur victoire & partager leurs lauriers. Ils ſortirent avec une douleur qui redoubloit leur courage, & coururent chercher les turcs juſqu'au torrent de Clirus, dans le territoire de Scutari.

Quinze mille de ces infidèles les voyant paroître, & s'imaginant que le roi d'Albanie y étoit en perſonne, prirent la fuite, comme ſi ſon nom eût fait ſur eux l'effet de ſon bras, & abandonnèrent ceux qui ne pouvoient pas les ſuivre, à la diſcrétion & à l'épée du vainqueur.

La nuit qui ſuivit cette déroute, *Scanderbeg* mourut. Sa mort jetta ſon armée & ſes peuples dans un abatement général. Ses amis & ſes officiers ſortirent de ſa chambre, déchirant leurs vêtemens, ſe frappant la poitrine, & arrachant leurs cheveux. Ses alliés, les larmes aux yeux & la douleur dans le cœur, regardèrent ce moment fatal comme celui où ils perdoient leur plus ferme appui & toutes

leurs

leurs eſpérances. Ses ennemis & le farouche *Mahomet*, en ſe félicitant de la perte d'un ennemi auſſi puiſſant, reſpectent ſa mémoire & admirent en lui le héros. Le déſeſpoir empêche qu'on ne ſonge à ſes obsèques; l'armée lui fit une pompe qui ne conſiſta qu'en larmes & en clameurs effroyables. O barbare deſtin, pourquoi ne pas allonger la vie de ces hommes nés pour le bonheur du monde avec ces jours inutiles de ceux qui ne ſavent pas remplir les momens que tu leur as accordés?

Ici *Mocenigo* s'arrêta; le ſouvenir d'un deuil auſſi univerſel l'attendrit; ſa ſenſibilité jetta quelque confuſion dans ſes idées, & la douleur lui ferma la bouche. J'ai entendu pluſieurs fois,

il eſt vrai, dit alors *Abdeker*, le ſultan faire l'éloge du grand capitaine dont vous arroſez les cendres aujourd'hui de vos larmes. Les obſtacles que le roi d'Albanie mettoit aux progrès de ſes armes, rendoient le triomphe de l'empereur ottoman plus éclatant. L'intrépidité, la valeur guerrière étoient les qualités les plus analogues au caractère ferme de *Mahomet*, & il les reſpectoit par-tout où il les rencontroit. Mais les eſpérances qu'il conçut à la mort de ce héros, effacèrent bien vîte quelques regrets déſavoués par ſon ambition. *Scanderbeg* n'eſt plus, diſoit-il, je ſuis sûr de la priſe de Croye & de la conquête de toute l'Albanie. Je punirai les vénitiens de leur audace, & malgré tous leurs ef-

forts, je ſoumettrai Négrepont. C'eſt le port aſſuré des flottes vénitiennes. J'irai en perſonne les détruire, & jamais on n'aura vu porter la guerre avec autant de vigueur, tant par terre que par mer.

A ces mots, *Mocenigo* pâlit, & reprenant la parole avec une vivacité extraordinaire, il s'écria : Oui, ſans doute, la mort de *Scanderbeg* fut l'époque malheureuſe de notre déſaſtre. Permettez que je retrace ici à vos yeux l'hiſtoire de mes malheurs & de ceux de ma république. Ils ſont tellement unis enſemble, que *Mocenigo* n'eſt infortuné que par les malheurs de ſa patrie.

CHAPITRE III.

Amours de Mocenigo. Eloge de la propreté. Beauté des bras & des mains, des doigts & des ongles.

L'Ile d'Eubée, appelée aujourd'hui Négrepont, est une des plus célèbres de la Grèce & des plus abondantes en bled, en vin & en huile, ce qui la rend aussi une des mieux peuplées. Elle est située dans la partie occidentale de la mer Egée, & détachée des côtes de la Béotie & de l'Attique, par un bras de mer nommé l'Euripe, si célèbre par l'irrégularité de ses courans. Sa capitale,

appelée autrefois Chalcis, & maintenant Négrepont, du nom général de l'île, a sa communication avec la terre ferme de la Béotie par un pont qui traverse l'Euripe. Les grecs & les latins y vivoient dans une parfaite union, & étoient d'autant plus encouragés à défendre leur liberté, qu'ils espéroient des secours qu'on leur avoit promis. *Paul Erizo*, homme respectable, y commandoit pour les vénitiens, en qualité de provéditeur. C'étoit le père de la jeune héroïne qui lança dans mon cœur les premiers traits de l'amour & le germe de la noire mélancolie qui doit empoisonner le reste de mes jours.

A peine avois-je atteint mon quatrième lustre, que je brûlois de me

ſignaler dans l'art militaire. Tous mes parens avoient porté les armes avec quelque diſtinction, & avoient mérité les égards de la république. J'obtins facilement de l'emploi, & l'on me donna le commandement de quelques renforts qui paſſoient à Négrepont. Arrivé à la capitale, je fus remettre au provéditeur les dépêches dont j'étois chargé. Je vis en même tems ſa fille, dont la beauté frappa auſſi vivement mes yeux inattentifs, qu'un éclair qui paroît dans l'obſcurité. Ce ſentiment étoit trop doux pour que je ne m'y livraſſe pas tout entier. Je rendis de fréquentes viſites au provéditeur pour avoir occaſion de voir plus ſouvent ſa fille & former une connoiſſance plus intime

avec elle. Il ne ſe préſenta aucun obſtacle; j'eus l'affection du père, auquel j'étois recommandé au nom de toute la république, de ſorte qu'il me traitoit avec une certaine diſtinction. Je ne tardai pas non plus à m'appercevoir que mes ſoins ne déplaiſoient pas à la fille, & que j'avois peut-être fait ſur elle la même impreſſion qu'elle avoit faite à mon cœur.

Anne Erizo avoit au plus dix-huit ans; elle étoit grande & bien faite; ſa démarche étoit grave, ſon air majeſtueux, ſon nez un peu aquilin, ſon œil noir, ſon regard noble & impoſant. On auroit pu la mettre au nombre de ces beautés fières, qui impriment autant de reſpect que d'amour. Mais je n'ai jamais rien vu de

ſi admirable que les bras & les mains de ma chère *Erizo*. Je les vois, je les tiens encore. Que ne puis-je vous en faire la peinture? Les termes ne manquent pour vous en exprimer le charme & la perfection. Comment, hélas! pourroit-on peindre le ſentiment! Ces bras ſembloient moulés par l'Amour, & formoient par leur rondeur, qui diminuoit imperceptiblement, une eſpèce de cône renverſé. Ils étoient auſſi blancs & auſſi unis que l'albâtre; ils étoient auſſi éclatans que le col du cygne qui ſe baigne dans les eaux du Caïſtre & du Méandre. Ses mains étoient potelées & bien arrondies, ſes doigts étoient menus, délicats, & reſſembloient aſſez bien à ces fuſeaux d'ivoire avec leſ-

quels les reines filent la ſoie & le lin, ou plutôt on auroit dit que ſes mains étoient celles de l'Aurore, qui, avec ſes doigts de roſe & de ſafran, ouvre les portes de l'Orient.

Dans ces momens délicieux, où après lui avoir répété cent fois que je l'aimois, & que je ne me laſſois pas de le redire, ni elle de m'écouter, je lui demandois par quelle vertu ſecrette elle entretenoit ſes bras & ſes mains dans cette fraîcheur & dans cet état, qui charmoient les yeux de tous ceux qui les voyoient. Je lui faiſois de pareilles queſtions, parce que je ſavois qu'elle prenoit plaiſir à connoître tout ce qui tend à conſerver la beauté, & je vous parle ici de tous ces détails, parce que je ſais

que vous vous intéreſſez également à l'entretien & à la parure des graces.

Toujours elle me répondoit avec autant de bonté que de tendreſſe. J'étois, me diſoit-elle, fille unique d'une mère qui me chériſſoit tendrement & dont j'étois le ſeul objet des occupations. Jalouſe de me conſerver le peu d'appas que j'avois reçus de la nature, elle me donnoit les leçons les plus importantes de la propreté. Ma chère enfant, me répétoit-elle ſouvent, on tire moins d'avantages de quelques traits réguliers, que du ſoin qu'on a de les tenir dans une netteté qui leur donne un nouvel éclat. Vous voyez dans les campagnes d'innocentes bergères qui n'ont d'autre bain que les eaux courantes d'un ruiſ-

ſeau ; qui n'ont d'autre miroir que le criſtal pur d'une fontaine ; qui n'ont d'autre parure qu'une toile groſſière, mais blanchie par les pleurs de l'aurore dans la ſaiſon des fleurs : eh bien, ces jeunes bergères, malgré leur ſimplicité, malgré leur naïveté, malgré la rudeſſe de leurs traits, ont une chair appétiſſante & plus ſéduiſante que celle qui eſt chargée des apprêts de la coquetterie. La propreté ſemble mettre un vernis enchanteur ſur toute la peau, qui fixe encore plus les regards que les charmes de la beauté. Vous voyez au contraire dans les villes, des perſonnes nées dans une certaine opulence, ſoupçonnées d'avoir reçu une meilleure éducation, pourvues de toutes les inventions de l'art

pour embellir, bien loin d'attirer l'attention, rester dans l'oubli. Elles peuvent être plus belles que ces bergères qui sont continuellement brûlées par l'ardeur du soleil & exposées aux intempéries de l'air; leurs traits sont plus fins, plus délicats, plus réguliers, mais ils sont moins séducteurs. Je me tais sur ces personnes qui dégoûtent par leur malpropreté & leur négligence. Elles ne méritoient pas que les graces les regardassent d'un œil favorable, au moment de leur naissance. Une peau crasseuse, un front gras, un visage barbouillé, font détourner la vue au lieu de l'appliquer. On méconnoît la beauté, ou plutôt on n'a pas le tems de la reconnoître dans des sujets qui ne

ſavent pas l'honorer ; car le premier hommage dû aux graces eſt la propreté.

Ma mère, continuoit *Erizo*, en me dictant les loix générales de la propreté, me donnoit auſſi quelques préceptes particuliers. Elle me défendoit de laver mes bras & mes mains dans une eau trop chaude ou trop froide. L'excès de chaleur ou de froid gerce la peau, la ride & la rend fort rude. Elle me conſeilloit encore d'éviter les impreſſions de l'air, immédiatement après que j'avois lavé mes mains. Pendant les grandes chaleurs, elles ſe hâlent à un air trop libre ; pendant les grands froids, elles ſe gercent & ſont ſujettes aux engelures. Une ſimple précaution peut

prévenir tous ces mauvais effets, c'est de ne pas ſortir ſans avoir mis des gands ou des mitaines. On en fait de fil, de ſoie & de diverſes étoffes ; mais les plus convenables ſont de peau repaſſée, ils rendent les mains plus douces & plus luiſantes. On rend de même la peau des mains plus douce en les lavant avec des pâtes d'amandes. Les amandes contiennent une huile qui lubréfie l'épiderme & qui lui donne toute la ſoupleſſe néceſſaire (1). Une main trop exercée par des travaux durs & fatigans, perd ſa belle forme, s'allonge & devient calleuſe, comme il arrive aux ouvriers qui gagnent leur vie par des exercices

(1) Voyez l'obſervation I.

pénibles. Les uns ont une main preſque carrée, dont les doigts ſont plats aux extrêmités ; les autres ont les doigts recourbés en dehors, ou repréſentant un harpon qu'on s'imagineroit être toujours prêt à égratigner.

Telles étoient à peu près les réponſes que me donnoit mon aimable *Erizo*. Mais reprenant bientôt le langage que notre amour nous inſpiroit, nous nous promettions l'attachement de la colombe, la volupté vive du paſſereau, & la fidélité de la tourterelle.

Je ſuis fort contente de ce que je viens d'apprendre, dit *Fatmé* ; cependant une choſe piqueroit encore ma curioſité, ce ſeroit de ſavoir ce qui peut contribuer à la beauté des

ongles, qui ſont eux-mêmes l'ornement des doigts. Permettez-moi de vous interrompre ici, *Mocenigo* : je ne puis trouver une occaſion plus favorable pour m'inſtruire de cet objet.

Les ongles, dit *Abdeker*, ſont une eſpèce de corne qui aboutit à l'extrêmité de chaque doigt. On y diſtingue communément trois parties ; ſavoir, la racine, le corps & l'extrêmité. La racine eſt blanche, de la figure d'un croiſſant, & cachée pour la plus grande partie ſous un repli ſémilunaire que forme la peau ; de ſorte que le croiſſant de l'ongle & le repli de la peau ſont à contre-ſens l'un de l'autre. Quelquefois la peau ſe prolonge ſur ce croiſſant, le ca-

che & l'éclipſe tout-à-fait. Il faut avec un inſtrument tranchant enlever cette excroiſſance cutanée qui défigure l'ongle en le rapetiſſant.

Le corps de l'ongle eſt latéralement voûté ; il eſt tranſparent & de la couleur de la peau qui l'environne. Si le corps de l'ongle eſt applati, s'il eſt marqué de taches blanches, s'il eſt d'une couleur jaunâtre, brune ou livide, il déplait à la vue, parce qu'il ne lui préſente pas ce contour & cette couleur agréables qu'il reçoit ordinairement des mains de la nature. Par divers accidens, il peut s'épancher du ſang ſous l'ongle, il peut s'y amaſſer du pus, comme il arrive dans les pinçons & les panaris. Il y a tout lieu de craindre alors que l'ongle ne

tombe, ſur-tout ſi le mal eſt conſidérable. Il eſt vrai que la nature répare cette perte en ſubſtituant un autre ongle au précédent. Mais on peut perdre au change, & dût-on avoir un ongle plus beau, le plaiſir qu'on en auroit ne compenſeroit jamais la douleur qu'on auroit reſſentie pour le mériter. Les ſibarites, peuple voluptueux, ſous la protection de Vénus, ont le ſoin de cirer leurs ongles pour les rendre luiſans & les entretenir dans ce brillant qui frappe l'œil agréablement.

L'extrêmité de l'ongle croît fort facilement & n'eſt point attachée à la peau. La pouſſière & des petites ordures ſe cachent aiſément deſſous, ſi on n'a le ſoin de les couper de tems

en tems. Il ne faut pas le faire sans une certaine attention; car l'ongle doit prendre exactement le contour du bout du doigt, il faut donc éviter la méthode de ceux qui rognent leurs ongles de trop près, ou qui les coupent carrément, ils ignorent les belles formes que la nature a pris plaisir à donner à chaque chose. D'autres personnes inattentives rongent leurs ongles & les déchirent avec leurs dents. C'est un défaut dont elles doivent se corriger, en faisant réflexion qu'elles ne peuvent cacher ces marques de leur négligence ou de leur étourderie. Dans la jeunesse on peut réformer les vices de ces ongles, soit trop courts, soit mal taillés; si on les laisse grandir pendant quelque

tems & qu'on ne les coupe point trop près de la partie qui est vive & sensible. Peu à peu l'extrêmité du doigt se trouve recouverte, & l'on donne à l'ongle la forme qu'il doit avoir (1). En évitant d'avoir des ongles trop courts, il ne faut pas imiter la bizarre coutume de certains peuples qui regardent les grands ongles comme les signes distinctifs de la noblesse, tellement qu'un ongle de quatre pouces de longueur, est plus estimé que quatre cents ans de noblesse de père en fils. Chaque pays, chaque coutume. Mais c'est avec raison que dans nos contrées, on regarde les grands ongles comme une marque de malpropreté

(1) Voyez l'observation II.

& du peu de ſoin qu'on prend de ſa perſonne. Il n'eſt permis qu'aux philoſophes de paroître dans la ſociété avec de longues barbes & de grands ongles. Les études profondes auxquelles ils ſont ſuppoſés s'adonner, les excuſent de négliger certains détails de parure que toutes les autres perſonnes ne peuvent mépriſer ſans ſe rendre ridicules; encore ces philoſophes ne ſont-ils pas à l'abri de la cenſure. La propreté n'eſt pas incompatible avec la ſcience, & en apprenant à ſe connoître ſoi-même, on doit s'inſtruire de la manière dont il faut vivre avec le reſte des hommes, de la manière dont on doit plaire aux autres, ou du moins de la manière dont on ne leur ſera pas inſupportable.

« C'eſt-là ſans doute l'étude la plus intéreſſante. Car à quoi bon ſe connoître, ſi l'on ne ſait pas faire uſage des principes qui réſultent de la connoiſſance de ſoi-même ?

CHAPITRE IV.

Suite des amours de Mocenigo.

A PEINE le médecin eut-il fini de parler que *Mocenigo* reprit ainſi ſon hiſtoire : Autant épris de la bonté du caractère d'*Erizo*, que des charmes de toute ſa perſonne, je lui jurois une fidélité inviolable. Elle me répondit que ſeul j'obtiendrois ſa main, & qu'elle n'ignoroit pas que ſon père

me la deſtinoit ; main précieuſe avec laquelle j'obtenois le cœur de mon amante. Déjà mes parens m'avoient accordé leur conſentement ; déjà le provéditeur en avoit inſtruit ſa famille & préparoit les noces, lorſqu'il fallut moins ſonger à notre bonheur qu'à défendre la cauſe publique.

Mahomet, à la tête d'une armée de cent vingt mille combattans, partit de Conſtantinople, & prit par terre, juſqu'en Béotie, la route de Négrepont. Sa flotte, compoſée de trois cens voiles & ſoutenue de cent vingt galères, étoit montée de douze mille hommes pour les débarquemens.

Elle fut miſe ſous la conduite du viſir *Machmut*, qui vint mouiller

au détroit de l'Euripe. Ses troupes ayant débarqué dans l'île, elles pillèrent d'abord quelques villes; mais s'étant approchées de la capitale pour en insulter les dehors, elles furent vigoureusement repoussées par une sortie de vaillans guerriers que je commandois. Plus furieux & plus irrités qu'une tigresse à laquelle on a enlevé ses petits, ces guerriers, au nom seul de leur patrie, déchiroient avec une ardeur incroyable le flanc de ceux qui les menaçoient d'une honteuse servitude.

Le sultan, arrivé sur les bords de l'Euripe, fit construire un pont de bateaux & passa dans l'île, prenant son quartier à mille pas de la ville. Après avoir arrangé les batteries, il

fit

fit sommer la place avec des menaces & des promesses qui furent également méprisées. Il pressa extraordinairement le travail des tranchées & l'exécution de l'artillerie, croyant que ses assiduités hâteroient les progrès de l'entreprise ; mais il y a lieu de douter si ces sièges où il se trouvoit en personne n'en devenoient pas plus opiniâtres, & si sa présence n'étoit pas un obstacle à la soumission des assiégés. Sans doute qu'après les exemples de tant de capitulations violées par son ordre, il trouvoit encore dans chaque citoyen, la résistance de l'honnête homme & celle du désespéré. Il y parut aux efforts insignes que firent à l'envi les grecs & les vénitiens, & même à l'intrépidité des femmes qui y don-

nèrent les plus grandes preuves de valeur. Menacées d'un honteux efclavage & de mille indignités qu'elles n'auroient pas appréhendées d'un vainqueur plus chafte & plus exact à tenir fa parole, elles laifsèrent aux enfans l'ufage des pleurs & des cris. Renfermant des fentimens mâles dans un cœur féminin, elles paroiffent à chaque attaque ; elles courent fur la brêche les armes à la main ; elles volent aux endroits où le danger eft le plus preffant, elles fe mêlent fi avant dans le combat, qu'il en refte toujours un grand nombre égorgées, comme autant de victimes de l'honneur & de la liberté. La jeune *Erizo* prétend me le difputer en faveur, & croit mériter davantage mon efti-

me, ſi à toutes ſes grandes qualités elle joint la bravoure. Déjà indignée de ce que *Mahomet*, par ſes ambitieuſes démarches, retarde l'inſtant de notre union, elle ſe met à la tête de ces femmes courageuſes & les anime au carnage. On l'a vue pluſieurs fois deſcendre dans le camp ennemi, défier le turc au combat, & braver les périls & la mort.

Trois fois l'ennemi avoit attaqué nos murailles avec toutes ſes forces réunies, trois fois il avoit été repouſſé avec un horrible carnage. Alors le ſultan comprit que dans des occaſions auſſi déciſives, il étoit néceſſaire de joindre l'artifice à la force.

Il corrompit dans la place *Thomas*

Schiavo qui y commandoit l'artillerie & un corps de cinq cens fusiliers italiens. Cet homme étoit roux, avoit l'œil hagard & le visage parsemé de taches de rousseur. La plante de ses pieds & le creux de ses aisselles exhaloient une odeur fétide & insupportable (1).

Ce traître promit d'introduire les turcs par le poste qu'il défendoit, & employa son neveu dans cette lâche négociation ; tous deux furent apperçus plusieurs fois sur les murailles de la ville, conférant avec les turcs. Ce moyen les exposoit trop & n'étoit pas suffisant pour traiter leur noir complot. Ils entretenoient leur corres-

(1) Voyez l'observation III.

pondance par des flèches chargées de lettres & tirées réciproquement du camp dans la ville. Le génie infernal qui avoit machiné ce fatal projet, ne put le conduire heureusement à sa fin. Une de ces flèches tomba aux pieds de la jeune *Erizo*, au moment qu'elle alloit sur les remparts examiner la disposition du camp ennemi. Elle ramasse la lettre, l'ouvre & voit en frémissant que le sultan répond aux avis secrets que *Schiavo* lui donne. Chères compagnes, s'écria-t-elle, vous qui vengez avec moi votre patrie, nous sommes trahies. En vain venons-nous aujourd'hui reconnoître des endroits que nous devons défendre, & les bataillons que nous devons attaquer. Un traître démasque nos des-

ſeins & rend inutiles nos plus fermes réſolutions. Qu'il périſſe l'indigne citoyen qui ſacrifie ſa patrie à ſon vil intérêt & à ſa ſacrilège ambition. Qu'il périſſe, & que ſon ſupplice effraie les lâches qui, à ſon exemple, livrent indignement à l'ennemi leurs pères, leurs frères, leurs amis, leurs concitoyens.

Elle dit, & à l'inſtant elle porta la lettre à ſon père, qui pâlit d'horreur & jura la perte du monſtre qui avoit imaginé un pareil crime. Le bruit ſe répandit dans la ville qu'un officier italien entretenoit des intelligences ſecrettes avec l'empereur muſulman. Le perfide *Schiavo* eut la hardieſſe de s'en plaindre comme d'une calomnie, & faiſant mettre ſa

compagnie sous les armes dans la grande place, menaça de passer au fil de l'épée ceux qui soupçonneroient son innocence. Sa fureur prête à éclater, fut prudemment adoucie par la modération du provéditeur, qui, pour lever toute défiance, vint sans suite l'aborder d'un air affable & d'un front qui n'étoit ni chargé d'aucun ombrage, ni capable d'en donner; feignant de tout ignorer, il lui touche dans la main; & l'invite si obligeamment à venir dîner chez lui, qu'il ne put se refuser à cet honneur. Aussi-tôt qu'il fut entré dans la salle, l'intrépide *Erizo* se présenta devant. Crois-tu m'effrayer par tes menaces, ame vile que je méprise, lui dit-elle. C'est moi qui suis ta

délatrice & qui ſerois ton boureau; ſi je ne craignois de ſouiller mon bras dans un ſang auſſi impur que le tien. Gardes, qu'on le prive d'un air qu'il eſt indigne de reſpirer. A l'inſtant, quatre ſatellites s'avancent, étranglent le perfide, & le ſuſpendent par un pied aux barreaux de la fenêtre même d'*Erizo*, qui avoit découvert la conſpiration & qui avoit ordonné le ſupplice.

J'étois préſent à cette action, & je n'étois point prévenu de cette ſcène tragique, mon ſang ſe glaça dans mes veines, & mes cheveux ſe hériſsèrent ſur ma tête; tandis qu'*Erizo*, pleine de fermeté & animée par ce zèle, qui venge l'innocent & qui punit le coupable, ſembloit une prêtreſſe qui

immole une victime au génie protecteur de sa patrie. J'aurois pensé qu'un tel supplice auroit dû effrayer tous les traîtres; mais la perfidie, en dégradant les sentimens, va quelquefois jusqu'à les anéantir. Un autre officier italien, nommé *Fiorio di Nardone*, eut, après *Schiavo*, le commandement de cinq cens fantassins, & se noircit du même crime. Il indiqua aux turcs un endroit bien foible des murailles que leurs batteries avoient négligé, & dont les défenses tomboient en ruine. Les musulmans y pointèrent leur artillerie, & nous n'eûmes plus d'autre espérance que dans notre armée navale. Nous appelons *Canalis* à notre secours; sa flotte faisoit face au camp

ennemi, les vents & les courans étoient favorables pour venir insulter le pont qui traversoit l'Euripe, & tâcher d'ôter aux turcs les ressources des convois qui leur venoient d'Athènes & de Thèbes ; vrai moyen d'affamer & de faire périr leur armée.

Canalis reste tanquille ou plutôt dans une punissable indolence. En vain tout l'équipage demande le combat, en poussant de grands cris pour répondre aux clameurs des assiégés, qui, du haut de leurs remparts, demandent du secours & sollicitent la flotte de venir à l'abordage. Deux frères grecs, de l'île de Candie, vrais modèles de courage & dont le nom mérite d'être transmis à la postérité,

les deux *Pizamani* qui commandoient chacun un vaiſſeau, s'offrirent à venir brûler le pont. L'amiral, homme de lettres & méchant ſoldat, après avoir balancé entre l'attaque & la retraite, jetta les yeux ſur *Pierre Canalis*, ſon fils unique, qu'il aimoit paſſionément & qui, dans un âge encore tendre, étoit effrayé du péril, il communiqua ſi vivement ſa peur à ſon père, qu'il détourna le combat.

Pendant ces délibérations, l'alarme eſt ſi grande dans le camp des turcs, que le ſultan propoſe de ſe retirer & de faire paſſer ſon armée ſur la terre ferme avant que le pont fût ruiné. Mais le viſir *Machmut* lui en ôte la penſée, en lui faiſant obſerver la manœuvre de la flotte vénitienne;

il lui conseille de jetter en l'air la baguette de fer qu'il tient en main, signal ordinaire de la bataille. Les conjectures du visir furent justes; la flotte s'éloigna des terres, malgré le cri du soldat qui demandoit à aller à l'ennemi & qui souffroit impatiemment qu'on réprimât son bouillant courage. Déjà la main est levée, le sultan jette la baguette de fer, & l'assaut est décidé pour le lendemain. Jour fatal & terrible, où ceux qui étoient dans Négrepont devoient perdre, soit la vie, soit la liberté; où m'étoient réservés les plus grands malheurs qui puissent jamais menacer la tête d'aucun mortel.

Le siège avoit déjà duré trente jours, avec cette différence entre les

deux partis, que les turcs recevoient inceſſamment du renfort, & que les aſſiégés, couverts de bleſſures & épuiſés par la fatigue, avoient perdu toute eſpérance de ſecours. Néanmoins nous combattîmes à l'aſſaut du lendemain avec une réſolution incroyable; enfin la victoire ſe déclara pour le plus grand nombre, & l'endroit foible, indiqué par le traître, fut forcé. Les turcs ſe répandirent par toute la ville avec leur furie accoutumée. Partout on vit couler le ſang à grands flots, & l'on entendit les longs gémiſſemens de ceux qui expiroient dans la rage & la douleur. Je veux encore m'expoſer aux meurtres, aux ſacrilèges, à la déſolation que cette victoire entraîne après elle : mais un

janiſſaire me porte ſur la tête un ſi terrible coup, que je tombe ſur un monceau de cadavres dont le ſang fumoit encore. Mes membres ſe roidirent, & je n'exiſtois plus; à moins que ce ſoit encore exiſter que de n'avoir plus ni ſentimens, ni penſées. Le nombre des cadavres eſt ſi grand, que le vainqueur eſt obligé de les faire jetter dans l'Euripe, pour éviter la corruption de l'air. Le ſoldat avide me dépouille, & vers le déclin du jour me traîne ſur le rivage. Je ne donne encore aucun ſigne de vie, & l'on me jette comme les autres dans les eaux, qui étoient teintes du ſang de tant de braves guerriers, & qui leur ſervoient de ſépulture. La fraîcheur de l'eau frappa ſi vive-

ment mes ſens, qu'elle m'en rendit l'uſage. Je fus emporté pendant quelque tems par le courant du fleuve ; bientôt je fis machinalement quelqu'effort pour m'empêcher d'être ſuffoqué. J'arrivai enfin ſur la côte, nud, tranſi de froid, enveloppé des ſeules ténèbres de la nuit, & ne ſachant de quel côté diriger mes pas. Je craignois de tomber entre les mains des turcs, qui, s'ils ne m'euſſent pas enlevé le peu de vie qui me reſtoit, m'auroient accablé de fers & d'opprobres. Falloit-il dans cette appréhenſion me coucher ſur le ſable, attendre la mort qui n'auroit pas tardé à venir, me trouvant épuiſé, & par le ſang que j'avois perdu, & par le défaut de ſecours & de nourriture ?

Mais je n'avois aucune nouvelle de ma chère *Erizo*. Ce souvenir me ranima, & je marchai au travers des terres que je ne connoissois point. Allons, me disois-je à moi-même, allons mourir auprès d'elle, si en défendant sa patrie, elle est descendue dans la nuit du tombeau les armes à la main. Que la mort réunisse deux cœurs qui n'ont pu être enchaînés ensemble par le nœud le plus doux de l'hymen. Peut-être que l'indigne *Mahomet* la tient en servitude ! Allons rompre ses chaînes, poignarder l'infâme qui l'outrage, & ne mourons qu'après être vengé.

Je faisois en marchant ces tristes réflexions & le hasard conduisoit mes pas. Vingt fois je tombai accablé de

fatigues. Mes jambes me refusoient leur service par la foiblesse & l'accablement où je me trouvois; souvent je me servois de mes mains pour avancer vers un lieu que j'ignorois. Il n'y eut que mon désespoir qui me soutint & qui me fit lutter contre les horreurs de ma destinée. J'entends quelque bruit, j'approche & je distingue quelques paroles. Je heurte à la porte de la maison où j'apperçois quelque lumière : on m'ouvrit, & j'apprends que je suis dans les fauxbourgs de Stora, ville que les turcs avoient pillée peu de tems auparavant, & dont les habitans n'avoient été préservés d'un massacre général, qu'en se soumettant à payer tous les ans un tribut considérable à la Porte

Ottomane. Quelques vieillards qui raiſonnoient entr'eux ſur les malheurs de Négrepont, eurent pitié de mon état déplorable, pansèrent mes plaies, & m'offrirent leur demeure comme un aſyle contre les rigueurs du ſort. Au récit de mes peines, ils versèrent des larmes, me donnèrent quelques alimens, & me firent préſent de quelques mauvais haillons pour me couvrir. Les vieillards étoient dans une extrême indigence, & ils étoient obligés, malgré leur grand âge & leurs infirmités, de ſe livrer aux travaux les plus durs, pour amaſſer de quoi diſputer leur vie aux horreurs de la faim & de la néceſſité.

Couché ſur un peu de paille, je m'endormis : le ſommeil répara mes

forces. Jeune & vigoureux, je ne tardai pas à me rétablir. J'offris ensuite le peu de vigueur que j'avois recouvrée, à mes hôtes charitables, pour les soulager dans leur misère, & sans autre intérêt que le pain que j'aurois acquis à la sueur de mon front, de forcer pour eux la terre à produire les biens qu'elle donne en abondance à ceux qui la cultivent avec soin. Mes offres furent acceptées, & j'en conçus une joie d'autant plus vive, qu'étant fort peu éloigné de la ville malheureuse qui venoit d'éprouver le courroux d'un insolent vainqueur, je pourrois apprendre dans peu le sort qui avoit été réservé à *Erizo* & à sa famille. Descendu du faîte de la grandeur au sein de

l'ignominie, je fouillois la terre & je cultivois quelques vils légumes. Etat plus tranquille, il eſt vrai, que celui d'un monarque ou d'un miniſtre qui a tout à craindre lorſqu'il fait le mal, & qui ignore s'il plaît lorſqu'il fait le bien. Que je goûtois peu la paix de cet état! Je gémiſſois dans le fond de mon cœur. Connoiſſant le courage & la fierté de mon aimable maîtreſſe, je voyois continuellement le glaive ſuſpendu ſur ſa tête, & je la voyois préférer la mort à l'opprobre. Qu'aurois-je pu faire ſeul contre tant d'ennemis? Perdre ma vie par témérité & perdre celle d'*Erizo* par imprudence. J'attendis donc du tems, ce que je ne pouvois obtenir par la force ou par l'intrigue; je ſaiſis tous les

moyens de ſatisfaire ceux qui m'avoient donné du ſecours, & j'eſpérois qu'un jour je pourrois revoir ma patrie & rentrer dans le ſein de ma famille, ſi privé dans ces climats de ce qui pouvoit m'y retenir, je trouvois l'occaſion de m'enfuir ſecrétement.

CHAPITRE V.

Mort tragique d'Erizo.

IL étoit tems que j'appriſſe la ſuite de mes infortunes. Un jour que j'étois ſur le boulevard qui ſert de promenade à toute la ville, j'apperçus un officier italien qui s'étoit diſtingué par ſa valeur dans le ſiège de Né-

grepont. Il avoit été fait prisonnier lorsque *Mahomet* s'étoit rendu maître de la place, & il avoit gémi quelque tems dans les fers, jusqu'à ce que le hasard lui offrit une occasion favorable de s'échapper. Je m'approchai de lui, il eut beaucoup de peine à me reconnoître; mais songeant peu à l'instruire de mes propres aventures, je le priai de m'instruire du sort de la jeune *Erizo* & de celui de son père.

Le provéditeur, me dit-il, après avoir donné les plus grandes marques de valeur sur la brêche, & disputé des barrières & différens retranchemens, se retira dans la forteresse. Là, son opiniâtreté à se défendre lui donna le tems de capituler &

de demander la foi du ſultan pour ſûreté de ſa vie. Ce fut auſſi dans ce moment que ce prince ajouta à ſa férocité naturelle la raillerie & les ſubtilités d'un ſerment ambigu & captieux. Il promit au provéditeur d'épargner ſa tête, & comme ſi la bonne foi, cette vertu ſacrée & plus néceſſaire aux rois qu'au reſte des hommes, ne devoit pas être meſurée ſur l'intention de celui qui la reçoit, auſſi bien que de celui qui la donne, il trouva l'art d'éluder le ſens de ſes propres paroles. Auſſi-tôt qu'il eut *Erizo* en ſon pouvoir, il le fit couper par le milieu du corps, diſant qu'il l'avoit bien aſſuré de garantir ſa tête, mais qu'il n'avoit pas entendu épargner ſes entrailles.

Barbare *Mahomet*, m'écriai-je, quelle infame furie agite ton cœur? Si tu ne respectes pas tes sermens, quel frein peut-on imposer à ta rage? O *Erizo*! vous que je regardois déjà comme mon père, permettez que j'arrose vos cendres de mes larmes. Pardonnez si j'envie votre bonheur d'être entré dans le royaume sombre de la mort. Mais pour ne pas troubler votre tranquillité, que vos mânes ne soient pas averties qu'il est un malheureux qui desire votre destin & qui voudroit être enfermé dans les ténèbres d'un cerceuil. Mais quoi, je frissonne! Ah! sans doute, je n'ai pas encore appris tous les sujets de douleurs qui me sont réservés! Celui qui n'a pas épargné le père, a-t-il pu conserver

la fille ? Achevez ; ce doute me déchire l'ame & ſuſpend le cours de mes eſprits. Mais non, n'achevez pas ; je me meurs, ſi le cruel ſultan a plongé la plus aimable des mortelles dans les gouffres de l'opprobre & de la douleur.

Semblable à un criminel qui attend l'exécution de la ſentence de ſon juge, il voudroit tantôt retarder, tantôt avancer le moment de ſon ſupplice. La vie eſt pour lui un tourment plus rude que la mort ; mais on n'arrive à ce terme fatal que par les douleurs & les agonies. De même je voulois & ne voulois pas apprendre la triſte deſtinée de celle que je chériſſois plus que ma vie. Ces violentes agitations ceſsèrent, une ſueur

froide s'échappa de tout mon corps; je parus plus tranquille, & l'officier profitant de ce moment de calme apparent, me raconta en ces termes la fin tragique de mon aimable maîtresse. La vaillante *Erizo* combattoit à la tête de quelques jeunes héroïnes qu'elle animoit par ses discours & par son exemple. Elle fut enveloppée par un bataillon de janissaires, & ne rendit les armes qu'après avoir fait un horrible carnage autour d'elle, & qu'après que ses forces furent épuisées. Le désespoir ranime sa vigueur, mais elle fait de vains efforts, elle est désarmée, elle est chargée de chaînes, & elle est obligée de suivre le vainqueur qui l'entraîne. C'est une tygresse qui a donné plusieurs fois l'alar-

me à ceux qui la pourſuivoient, elle eſt priſe dans les filets qu'on lui a tendus, il faut, malgré ſon courage & ſa fureur, qu'elle ſe ſoumette au joug & aux coups de celui qui lui a préparé l'embûche. Les janiſſaires ſont frappés des charmes de cette intrépide guerrière; ils jugent qu'un pareil tréſor ne doit appartenir qu'au ſultan, & le lui deſtinent. C'eſt alors que la beauté fit ſentir tout ſon pouvoir; elle ſemble adoucir des cœurs qui n'avoient jamais été ouverts à la pitié, & qui regardoient l'humanité comme une foibleſſe. La fille du provéditeur fut enfermée dans une tour bien gardée; on la pourvut de toutes les choſes néceſſaires, on ne lui parla qu'avec reſpect, on lui promit de ne lui faire

aucun outrage, & on l'entretint des félicités que le grand-ſeigneur lui réſervoit. Souvent, ſaiſie d'horreur, elle gardoit un profond ſilence; ſouvent, indignée de pareilles promeſſes, elle s'écrioit : Hélas, cruels, ôtez-moi la vie; cette félicité que vous me faites entrevoir, eſt pour moi un outrage. Songez-vous que je ſuis la fille d'*Erizo*, que le barbare *Mahomet* vient de faire expirer dans les tourmens, après lui avoir promis un traitement plus doux & dû à toute ame généreuſe qui ne s'effraie pas des périls où l'engage ſon devoir. C'eſt vous-mêmes qui me l'avez appris, & vous avez été témoins de ma douleur. Croyez-vous que la fille accorde ſes faveurs à l'aſſaſſin de ſon père?

Ah ! laches, vous qui devriez me détourner d'un pareil dessein, si je fus capable d'y penser, armez mes mains d'un poignard, je l'enfoncerai dans le sein du traître ; c'est ainsi qu'il m'est permis de le caresser. Peu m'importe qu'on le venge après que je serai vengée. Cette vengeance me sera si douce, que je ne puis trop l'acheter ; le prix de ma vie est trop modique pour la payer.

Mahomet se délassoit des fatigues de la guerre & de son triomphe ; il avoit appaisé le désordre & le tumulte qui règnent ordinairement dans une ville livrée au pillage du soldat insolent de ses succès. Couronné de lauriers qui flattoient son ambition, il vouloit moissonner des myrtes qui le contentassent dans sa débauche.

Quelques favoris lui parlèrent de la fille d'*Erizo*, & firent la peinture de ſes appas. C'eſt le plus beau & le plus précieux tribut, diſoient-ils, que Négrepont puiſſe payer à votre victoire. Il vous ſera difficile d'en triompher ; mais le ſouverain des muſulmans craint-il les obſtacles ? Ils dirent ; & le ſultan impatient, ne put tarder plus long-tems à voir cette beauté, dont la ſeule deſcription avoit allumé ſes deſirs. On amena devant lui la fière *Erizo*, dont le cœur étoit ſi agité par tant de violentes paſſions, qu'elle reſta troublée, immobile, interdite à l'aſpect du ſultan. Approchez, charmante fille, approchez, reprenez votre ancien courage. Je ne prétends pas vous traiter

n eſclave ; vous ſerez victorieuſe, orſque vous partagerez la gloire du vainqueur.

A la voix de *Mahomet*, *Erizo* reprit l'uſage de tous ſes ſens & de ſa raiſon. Tel un homme endormi s'éveille par la piqûre d'un ſerpent. Oui, moi, s'écria-t-elle, que j'approche d'un monſtre que je dois fuir! Que la terre s'ouvre plutôt ſous mes pieds & que je tombe dans les abîmes de l'enfer. Quoi! *Mahomet* m'exhorte à avoir du courage! En aurois-je manqué à défendre ma patrie? En manquerois-je, s'il falloit déchirer ſon cœur, & le donner à dévorer aux vautours? Cruel! que je partage ta gloire; c'eſt-à-dire, que je participe au ſupplice de mon

père, qui s'étoit fié à la foi de tes ſermens, c'eſt-à-dire, que je participe à la mort de mon amant, qui eſt enſeveli dans les eaux de l'Euripe avec tant d'autres braves guerriers, c'eſt-à-dire, que je participe à la honte de ceux qui ont livré indignement ma patrie à ta férocité. Voilà ſans doute quelle eſt ta gloire. Voilà le partage que tu me propoſes. Juge toi-même ſi je puis l'accepter.

Elle dit, & *Mahomet* lui impoſa ſilence. Il comprit bien que dans des momens d'une auſſi grande triſteſſe, *Erizo* écouteroit peu la voix qui l'appeloit aux plaiſirs, & qu'il compromettroit ſa dignité, s'il s'expoſoit aux refus d'une fille qui ne lui annonçoit que ſon courroux. Il appela

ſes eunuques, leur recommanda ce tréſor ineſtimable & leur en confia la garde. On obéit exactement aux ordres de l'empereur. Chacun s'empreſſoit à l'envi de diſſiper la triſteſſe d'*Erizo*, de la flatter par l'eſpérance d'un bonheur certain, & de lui promettre un empire abſolu & des douceurs parfaites dans le ſérail. Foible dédommagement pour un cœur qui eſtime les choſes leur juſte valeur. Eſpérances & promeſſes qui n'équivalent pas à un bien réel dont on reſſent vivement la perte.

Le ſultan avoit vu *Erizo*, & il brûla d'impatience de la revoir. Il crut que quelques jours avoient ſuffi pour calmer l'orage qu'il avoit excité. Elle ſe préſenta une ſeconde fois

devant lui ; mais bien loin de chercher à s'attirer la bienveillance d'un maître redoutable, elle ne fit que mortifier ſon amour-propre & ſon orgueil. Ne crois pas, lui diſoit-elle, me ſéduire par la beauté d'un ſéjour que je déteſte ; tout me devient odieux par ta préſence. Ne crois pas que tes prières ou tes menaces me faſſent changer de réſolution ; je ne ſuis point une ame vulgaire qu'on trompe par l'amorce du plaiſir, ou qui redoute l'appareil effrayant d'un ſupplice cruel. Tu ne peux paroître à mes yeux que comme une furie teinte de ſang, qui ſecoue ſes ſerpens dans mon cœur, & qui, avec la pâle lumière de ſon flambeau, éclaire le ſein où je dois porter ma

vengeance. Tes tourmens ſeront pour moi les faveurs les plus douces, & je n'en ai pas de plus grande à t'accorder que ma mort.

Eh bien, lui répondit *Mahomet*, qui craignoit peut-être le reſſentiment de cette fille courageuſe, il eſt tems d'abaiſſer cette fierté qui m'outrage. Nous verrons ſi elle eſt à l'épreuve de la crainte & de la douleur. Je ne te donne plus, *Erizo*, que cet inſtant pour délibérer. Choiſis le parti que tu veux prendre, ou de contenter mes deſirs, ou de périr dans les ſupplices. Tu aurois déjà dû prévoir mon choix, s'écria-t-elle, ſi l'orgueil, plus que la ſenſualité n'aveugloit ton eſprit. Ordonne des ſupplices, je pars. En effet, elle deſcendit dans

la cour du palais, & un bourreau lui trancha la tête dans l'inſtant même qu'elle tendoit les bras vers les cieux, & qu'elle demandoit à être réunie à ſon père & à ſon amant.

Il exiſte encore, cet amant, m'écriai-je, & vous allez, *Erizo*, le chercher dans les ombres de la mort! Le voilà qui voudroit mourir pour aller vous rejoindre dans le ſéjour que vous habitez. Ce ſera pour lui le ſein de la félicité, puiſqu'il vous y trouvera. Enfonce ce fer dans ma poitrine, cher compagnon de mes malheurs, tu me dois ce ſoulagement après m'avoir appris la triſte deſtinée de l'objet unique que j'adorois. A ce diſcours, l'officier qui me parloit reſta immobile de ſurpriſe, je tombois

bois tout-à-coup du désespoir dans l'anéantissement. Heureux état pour un infortuné, & aussi doux que le trépas : mais peu-à-peu la sensibilité revient, & avec elle toute l'amertume des malheurs. Excusez, tendre *Abdeker* & vous charmante *Fatmé*, si je ne peins à votre imagination que des tableaux tristes & lugubres. Un amant goûte autant de douceurs à parler de ses peines qu'à raconter ses plaisirs.

Hélas ! répondit le médecin, qui ne vouloit point s'ouvrir entièrement à *Mocenigo*, ce que vous nous apprenez doit nous consoler dans notre exil. Le sacrifice que *Mahomet* fit de l'aimable *Irène* à la cause publique, nous détermina à quitter un lieu où tout

étoit à craindre, puisque le tyran qui y régnoit, ne respectoit ni les droits justes de l'honneur & de la vertu, ni les charmes puissans de la beauté & de l'amour. Qui parvient à ce degré de barbarie, ne peut pas s'effrayer des autres crimes, & son front ne peut rougir que du sang que sa main répand. *Fatmé* aussi vertueuse qu'*Erizo*, eût aussi sans doute subi le même sort. Ce n'est qu'en fuyant qu'on évite le soufle pestiféré d'un monstre qui vomit le poison, qui est hérissé de dards & de glaives, qui enfante les tortures & la mort. Heureux si nous sommes dans un climat où l'on protège la candeur & l'innocence, nous bénirons mille fois le vent favorable qui nous y a conduits.

A ce discours, *Fatmé* pâlit, en se rappelant dans la mémoire la manière dont le perfide sultan avoit voulu la faire périr, lorsqu'il reconnut qu'il étoit son frère : mais la prudence vouloit qu'elle tînt encore ce secret caché jusqu'à ce que le ciel fît briller le moment de la vengeance.

Elle témoigna beaucoup de compassion sur le destin d'*Erizo*, & l'on attribua cette pâleur à sa sensibilité. Achevez, dit-elle à *Mocénigo*, achevez votre histoire, & dites-nous comment vous avez pu éviter le bras du cruel *Mahomet* qui vous persécutoit.

Ce n'est pas, reprit le neveu du doge, sans affronter les plus grands

tems plus heureux. Je parvins bientôt à l'extrêmité de l'île, & j'entrai dans une barque où se trouvoient quelques négocians qui transportoient des marchandises dans la Natolie. Ils nous reçurent pour quelqu'argent que nous leur offrîmes. Notre navigation fut assez heureuse, & nous descendîmes sur une côte où nous aurions perdu la vie, si nous n'eussions feint d'être amis des musulmans & voués au service de *Mahomet*. Cependant ce fut alors que le ciel parut se déclarer en ma faveur, & que le sort cessa de me persécuter.

Le foible *Canalis* fut dépouillé de son emploi aussi-tôt qu'on eut des nouvelles de son peu de courage. Il fut remplacé par *Pierre Mocenigo*,

mon oncle, qui l'arrêta prisonnier & l'envoya à Venise, d'où il fut banni à perpétuité par un arrêt du sénat. Le nouveau commandant vint d'abord se signaler sur les côtes de Natolie, par des débarquemens toujours désavantageux aux turcs. Je fus me jetter entre ses bras, lorsqu'il remontoit dans son vaisseau pour aller chercher & plus de gloire & plus de profit pour la république. A peine put-il me reconnoître, tant la tristesse, la douleur & les fatigues avoient altéré les traits de mon visage. D'ailleurs, n'ayant pu recevoir aucune nouvelle de moi, il me croyoit au nombre de ces braves guerriers qui étoient péris les armes à la main, en s'opposant à la violence & aux fureurs des enne-

mis. En m'embraſſant, il verſa quelques larmes de tendreſſe, & il me permit de l'accompagner dans ſes expéditions. Expéditions qui avoient plus d'éclat que de fruit, & conſoloient peu les vénitiens de la perte de Négrepont. Le ſultan en étoit quitte pour quelques vieux édifices qu'on lui brûloit ſur les côtes de l'Aſie, & dont la flamme même ſervoit à éclairer la retraite précipitée des incendiaires, tandis qu'il gagnoit des provinces entières où il ſe maintenoit ſi bien, qu'il ne falloit preſque pas ſonger à l'en dépoſſéder. Mon oncle y ſongeoit pourtant; couvert de gloire, il s'apprêtoit à porter le fer & la flamme du côté des Dardanelles, lorſqu'il fut appelé en Chy-

pre pour favoriser les secrettes prétentions de la république, sur la succession du jeune roi, qui venoit d'être empoisonné.

Ayant affermi la domination des vénitiens dans l'île de Chypre, il parut avec sa flotte dans la plus prochaine rade de Scutari, qui est le rempart de la mer Adriatique. Il en fit lever le siège, après avoir massacré un grand nombre des ennemis. La république crut ne pouvoir mieux lui témoigner sa reconnoissance des services si importans, qu'en l'élevant à la dignité la plus éminente. On le proclama doge d'une voix unanime, avec des applaudissemens qui font honneur à sa valeur & à son intégrité. Mais que nos succès ont été peu soutenus. Il

y a peu de tems que nous avons appris que notre armée d'Albanie a été mise en déroute par *Mahomet.* Tuteurs du jeune prince *Jean Castriot*, fils de *Scanderbeg*, nous entretenions un corps d'armée en Albanie, afin de chasser les troupes ottomanes attachées au blocus de Croye & de ravitailler la place où la disette des vivres étoit extrême. En vain avons-nous lutté contre l'ennemi formidable qui en faisoit le siege; notre armée a été taillée en pièces, & la capitale d'Albanie est demeurée sans aucune espérance de secours. Telle est l'origine de la haine & des soupçons des vénitiens contre tout ce qui porte les marques & le caractère de l'empire du Croissant. Voilà la suite funeste

de mes amours & de mes malheurs. Jugez à préſent des prétentions du peuple avec lequel vous vivez, de ce que vous devez en craindre, de ce que vous devez en eſpérer. Quelqu'événement qu'il arrive, vous pouvez compter ſur un attachement & une fidélité inviolable de ma part. Je croirois me manquer à moi-même que de ne pas vous ſervir avec autant de zèle que j'ai d'eſtime pour vous.

CHAPITRE VI.

On ne ſait comment ſe tirer de certains dangers. Origine du collier, du bouquet, des ceintures, des bracelets & des bagues.

TOUTES ces confidences de la part de *Mocenigo* raſſurèrent *Abdeker*, & tranquillisèrent un peu ſes ſoupçons. Il ſe perſuada qu'un homme qui dévoile auſſi ingénuement ſon caractère, & qui peint lui-même ſes paſſions & ſon penchant, n'eſt point capable de perfidie; mais l'amour marche dans des routes détournées, qu'on ne peut appercevoir du chemin

le plus à découvert, ou plutôt il erre dans un labyrinthe dont lui ſeul connoît les iſſues. *Mocenigo* redouble ſes aſſiduités auprès de *Fatmé*; le médecin n'en eſt point alarmé; *Fatmé* en eſt fort contente, & *Floriſe* en ſecret les ménage & les favoriſe.

Le neveu du doge entre dans l'appartement de celle dont il vouloit tenter enfin la conquête. Il la trouve dans un négligé qui équivaloit preſqu'à la nudité. Façon de ſe vêtir bien plus avantageuſe aux femmes que toute la pompe, l'éclat & l'étalage de leurs habits ſuperbes & enrichis de maſſes d'or & d'argent. Une femme habillée ne plaît ſouvent que parce qu'elle a mis en œuvre toutes les reſſources de la coquetterie. Une

femme

femme en négligé plaît seulement parce qu'elle est aimable. Dans le dernier cas, l'amour-propre est bien plus satisfait ; c'est à sa taille fine & légère, c'est au contour & à la forme propre de son corps, c'est à ses graces naturelles qu'on doit tout l'avantage de plaire, d'inspirer des desirs & de soumettre des cœurs dont on feroit peu de cas, si leur esclavage ne nourrissoit leur vanité.

Mocenigo profita des avantages que lui laisse un habillement aussi commode. Il avale déjà par les yeux la volupté à longs traits. Le moment est favorable ; il est seul avec sa maîtresse, qui a déjà pour lui un doux penchant ; il n'a que très-peu de voiles à écarter pour parvenir au terme

qu'il desire. Le soufle seul de Zéphire auroit découvert les trésors que la chaste *Diane* fit voir à *Actéon*, lorsqu'elle sortit du bain avec ses nymphes. *Mocenigo* colle ses lèvres sur celles de *Fatmé*, il porte la main sur son sein ; cette même main devient de plus en plus libertine ; la coëffure, la robe, le mouchoir sont tous chiffonnés : *Fatmé* se défend mal ; l'amant s'enhardit par les premières faveurs qu'il obtient ou qu'il dérobe. Sûr de l'impunité, il ne craint plus les reproches, il ne les écoute plus ; il tente tout, croyant pouvoir tout oser. L'amante alloit succomber, si ranimant son courage, elle ne se fût levée tout en désordre & n'eût combattu avec ses larmes un ennemi qu'elle chérissoit.

Quoi ? s'écria-t-elle ? Quelle furie nous agite en ce moment & nous ouvre la porte des remords ! Hélas ! *Fatmé*, ferois-tu une pareille injure à celui qui t'adore ? Et toi, *Mocenigo*, préparerois-tu cette ignominie aux mânes plaintives d'*Erizo*, qui redemande encore aux dieux son amant, & qui m'accuse de lui enlever celui qui lui avoit juré un amour éternel ? J'entends ses cris au fond de mon cœur, je l'apperçois se lever de son tombeau, & je la vois armer les enfers pour seconder sa vengeance. Fuyons le crime, si nous ne sommes pas assez forts pour résister à ses amorces. Il est encore tems de l'éviter & de conserver notre innocence, si cependant c'est être encore innocent que

d'avoir livré ſon cœur aux attraits ſéducteurs d'une paſſion qui y laiſſe toujours des traces fort profondes. Peut-on être en ſanté, lorſqu'on porte le poiſon dans ſon ſein.

Fatmé tint ce diſcours avec trop d'énergie & de vivacité pour que *Mocenigo* ne s'arrêtât pas. Ses tranſports parurent ſe calmer; mais au milieu de ce calme, on appercevoit une agitation auſſi redoutable que l'orage. Tel eſt un incendie prêt à dévorer une forêt entière; on jette de l'eau ſur la flamme, elle pétille, elle s'écarte & fait un bruit épouvantable. Ce n'eſt que par degrés que le mouvement du cœur & l'efferveſcence du ſang ſe rallentiſſent. La mer même, après la tempête, vient

encore en frémiſſant, briſer ſes flots ſur le rivage. *Mocenigo* pouſſe de profonds ſoupirs, ſon cœur palpite ſon front eſt couvert de ſueur, ſes membres ſont tremblans. C'eſt un lion qui mugit au fond d'une forêt & qui appelle ſa femelle à ſes tendres careſſes. *Fatmé* gémit, ſes yeux ſont humides & de plaiſir & d'inquiétude; ſa reſpiration eſt entrecoupée, ſa démarche eſt incertaine. C'eſt une tourterelle qui ſe plaint & qui ſe conſume pour ne pas manquer à ſa fidélité. Bientôt une certaine langueur s'empare de tous ſes membres ; elle va s'aſſeoir, ſans y ſonger, auprès de celui qu'elle vouloit éviter. Le feu qui alloit s'éteindre, ſe rallume bien vite. Ils ſont comme ces bois com-

bustibles & aromatiques de la forèt du Liban, que l'Amour allume d'une étincelle de son flambeau. Que deviendront ces amans déjà affoiblis par un premier combat? Aucun ne pourra se dire vainqueur, ils seront tous deux vaincus.

On entend du bruit à la porte de l'appartement, la porte s'ouvre sans que *Florise* annonce; c'est *Abdeker* qui arrive & qui voit *Mocenigo* serrant encore avec passion le bras de *Fatmé*. Le médecin demeure interdit; il n'ose avancer, il craint d'éclaircir le mystère; il aime mieux rester dans l'illusion, plutôt que de lire sa honte sur le front de celle qu'il adore. *Fatmé* est aussi confuse que si on l'eût surprise en consom-

mant le crime & la trahiſon la plus noire. Elle appréhende de lever les yeux, de peur de lire ſur le viſage de ſon amant, l'arrêt fatal qui la condamne. *Mocenigo* eſt moins déconcerté, au milieu de ſa ſurpriſe, il ſonge à écarter même juſqu'aux apparences, ne pouvant être convaincu de la réalité. Il tire ſon mouchoir, l'applique ſur ſes yeux pour cacher leur trouble & leur agitation. Il feint de pleurer, & pouſſe des ſanglots qui paroiſſent les marques de la plus accablante triſteſſe. Hélas, s'écrioit-il, charmante *Erizo*, je tiens le modèle de tes beaux bras; tu ne me refuſois pas, comme *Fatmé*, la douce ſatisfaction de les embraſſer. Je les ornois de bracelets enrichis de perles & de

diamans. Leur éclat ne séduisoit pas ton ame; ce qui te les rendoit plus précieux, c'est qu'ils soutenoient le portrait de ton amant, dont tu baisois sans cesse l'image.

A ce discours, *Abdeker* s'imagine s'être mépris, & pense que les soupçons dont il vient d'être agité, ne partent que de quelque retour de sa jalouse fureur. Il s'approche, & il voit alors *Fatmé* & *Mocenigo* moins coupables. La jeune géorgienne se lève, elle entrevoit l'excuse que lui fournit l'officier vénitien. Aux doutes qu'a pu former son amant, elle se rassure, elle embrasse le médecin, & multiplie d'autant plus ses caresses, qu'elle soupçonne son cœur blessé par des apparences qui sembloient annon-

cer une infidélité. Tel eſt ordinairement le remède que les femmes préparent à leurs époux, lorſqu'elles veulent les tromper. La moins rusée fait prendre ce maſque à propos, & l'époux, de bonne foi, eſt la dupe d'un perſonnage qui ſatisfait ſi agréablement ſa paſſion & ſon amour-propre. Il ne craint pas le ſerpent caché ſous les fleurs.

Mocenigo ſalue *Abdeker* qui paroît touché de ſa feinte douleur. Et après quelques paroles conſolantes, *Abdeker* dit au vénitien : Vous parliez de bracelets, je veux vous en enſeigner l'origine ; peu de perſonnes la connoiſſent. *Fatmé* ne me refuſera pas ſon attention ; tout ce que je vais dire intéreſſe trop les graces

& le talent de les faire valoir.

De tous les tems les mortels ont rendu leurs hommages à la beauté ; les dieux l'ont formée au printems de leur éternité ; ils l'ont formée au jour de leur plus belle fête ; ils l'ont formée dans les plus doux momens de leur loisir & de leur volupté. C'est donc rendre un culte à la divinité, que d'en rendre un à la beauté ; ou plutôt la beauté est une divinité qui exige notre cœur & nos offrandes. Dans ces siècles fortunés où l'on n'écoutoit que la voix de la nature, les hommes heureux dans leur innocence, après avoir mis des couronnes de fleurs sur la tête des dieux qui présidoient à leurs temples, en mettoient de nouvelles sur la tête des

jeunes filles qui les captivoient par leurs charmes. Une feule couronne ne fuffifoit pas pour exprimer tout leur amour & tout leur refpect, ils en faifoient promptement une autre avec la rofe & le muguet. L'innocente fille l'acceptoit, & trouvant fa tête déjà chargée d'un trophée, elle ornoit fon col de cette couronne, qui, étant le prix de fes attraits, les faifoit briller encore avec plus d'éclat. Telle fut l'origine des colliers qu'on fit enfuite avec des effets plus précieux, à mefure que les hommes, quittant leur première fimplicité, fe livrèrent au luxe, & donnèrent une valeur chimérique aux richeffes. Mais un amant fe contente-t-il de donner deux couronnes à l'objet qu'il chérit &

qui mérite plus de mille couronnes? Il va chercher de nouvelles fleurs dans ses parterres, il en assortit les couleurs, & porte à sa maîtresse un présent que Zéphire destinoit à Flore. L'amante le reçoit avec plaisir, & sa vanité en est satisfaite. Elle réunit l'anémone, l'œillet & le jasmin, & en forme un bouquet, qu'elle place comme un trophée dans son corset. Elle examine les couronnes, choisit la plus large pour mettre à sa ceinture, & passe les plus étroites dans ses bras, dont la beauté mérite autant d'être couronnée, que la majesté qui éclate sur le front. Voilà l'origine du bouquet, de la ceinture & des bracelets, qui furent ensuite fabriqués avec des perles, des émeraudes &

des diamans, parce qu'il n'y a rien de trop précieux pour celle qui doit nous posséder nous-mêmes. Un amant n'a jamais fini, lorsqu'il s'agit d'orner celle qu'il aime. Il cueille des joncs aromatiques, & en forme de petits cercles qu'il jette aux pieds de l'objet de son amour. La tendre fille, qui ne néglige rien de ce qui vient de son amant, les ramasse & les met à ses doigts; de sorte qu'il n'y a pas une seule partie de son corps qui ne soit couronnée. Tels furent les premiers élémens des bagues dont on n'a pas rehaussé le prix en allant chercher ce qu'il y a de plus rare dans l'Inde. Telle fut *Iphigénie*, que son père *Agamemnon* voulut immoler pour appaiser la colère de Diane.

Son front, ſes bras, ſes pieds ſont ornés de couronnes de fleurs. Les grecs accourent en foule pour admirer ſa beauté, & le ciel fait grace à l'obéiſſante victime, que la tendreſſe du père & l'affection du peuple couronnoient avant de la préſenter au tribunal des dieux.

Fatmé & *Mocenigo*, qui ne s'attendoient pas qu'*Abdeker* renonçât ſi vîte à ſes ſcrupules, s'applaudirent intérieurement de leur ſtratagême, & applaudirent hautement à l'imagination brillante du médecin, qui fut flatté des éloges répétés qu'il reçut dans cette occaſion. *Mocenigo*, dont le viſage étoit devenu plus ſerein, fit différentes queſtions à *Abdeker*. Il lui demanda l'origine des

boucles d'oreilles, & comment les oreilles contribuoient à la beauté. Le médecin, encouragé par l'attention & l'envie d'apprendre de ses élèves, reprit la parole & dit :

Les oreilles sont situées sur les parties latérales de la tête, de manière qu'elles font une partie de la face. Quelques peuples les tiennent à découvert, & d'autres les tiennent cachées sous leurs cheveux ou sous leur turban. Mais en général, les femmes les laissent voir, & sont persuadées, avec raison, qu'elles accompagnent avec grace tous les traits du visage. L'oreille externe est presque toute formée d'un cartilage très-ample & très-façonné qui est comme la base de toutes les autres parties dont

elle eſt compoſée. Elle reſſemble en quelque façon à une coquille de moule, dont la groſſe extrêmité ſeroit tournée en haut, la petite en bas, la convexité du côté de la tête, & la cavité en dehors. Lorſque les oreilles n'ont pas été contraintes par des bandes dans la jeuneſſe, elles ſont naturellement courbées en devant. Elles ſont encore bordées d'une eſpèce d'ourlet qui fait le contour de la grande portion. C'eſt de la belle forme de cet ourlet, de la régularité de la conque, & du contraſte ſingulier des éminences & des cavités que les oreilles tirent leurs principaux agrémens. Celles qui ſont petites ſont les plus eſtimées : les grandes font penſer à celles de Midas, aſſez dé-

crié pour avoir porté les oreilles d'un animal employé à de vils travaux. Avec l'âge, quelques-unes des éminences de l'oreille se couvrent de poils qui en voilent l'élégance, & qu'on peut détruire facilement. La propreté exige sur-tout qu'on nétoie exactement le conduit qui transmet les sons au timpan. Il s'y filtre une matière jaunâtre & épaisse, à laquelle on donne le nom de cire. Cette cire, après un certain tems, paroît à l'extérieur, n'offre rien que de dégoûtant, & annonce une personne malpropre ou au moins négligente.

Le lobe de l'oreille, c'est-à-dire, la portion molle qui est au-dessous de la conque, est simplement composée de peau & d'un tissu graisseux.

C'eſt ce petit lobe qu'on perce (1) pour y ſuſpendre les pierres les plus rares. L'uſage de porter les boucles d'oreilles eſt fort ancien, & je vous ai déjà fait mention de Junon qui mit ſes boucles d'oreilles pour plaire davantage à Jupiter, au moment qu'elle méditoit de le trahir. Les boucles d'oreilles étoient une marque d'honneur ou d'opprobre, ſuivant les coutumes des nations. Les hébreux, les égyptiens, les grecs & les perſes les regardoient comme un ſigne de diſtinction & de nobleſſe. Les femmes mettoient leurs boucles d'oreilles les jours de fêtes, les jours qu'elles paroiſſoient dans le temple, les jours

(1) Voyez l'obſervation IV.

qu'elles alloient dans les promenades publiques. Lorſqu'un fille étoit préſentée à ſon futur époux, elle n'oublioit aucun ornement de la toilette, & mettoit à ſes oreilles les pierres précieuſes que ſes parens ou ſon amant lui avoient données. Chez les romains, au contraire, c'étoit une marque d'eſclavage, que d'avoir des oreilles percées. Lorſqu'ils eurent ſoumis les arabes & les carthaginois, ils leur firent porter des anneaux à leurs oreilles, comme à leurs eſclaves. Mais quelque contraires qu'aient été les façons de penſer des différentes nations, il eſt conſtant qu'en tous lieux, les femmes portent aujourd'hui des boucles d'oreilles, ſoit pour donner plus d'éclat à leur beauté, ſoit

pour faire marcher l'opulence à côté des graces. On ne s'aviſe plus aujourd'hui de les regarder d'un œil de mépris ; au contraire, plus les femmes ſont riches & diſtinguées, plus elles s'efforcent de porter un poids & un nombre conſidérable de diamans à leurs oreilles.

Ce qui nourrit la vanité, dit *Mocenigo*, eſt toujours un fardeau bien léger. Je me rappelle dans la mémoire un fait qui revient aſſez bien au ſujet dont il eſt ici queſtion. *Cléopâtre*, la dernière reine d'Egypte, poſſédoit les deux plus belles perles dont jamais ait fait mention l'hiſtoire. Ces perles lui avoient été laiſſées par les rois d'Orient, ſes prédéceſſeurs. Un jour qu'*Antoine* lui eut donné un

magnifique repas, elle loua sa dépense & sa profusion ; mais elle le fit d'un ton si ironique, que le consul en resta surpris. Son embarras augmenta bien plus lorsqu'elle l'invita pour le lendemain à un souper, où elle l'assuroit que d'un seul coup elle avaleroit la valeur de plus de deux cents sesterces. *Antoine* ne manqua pas de se rendre à ce festin, & il ne vit rien d'abord qui pût remplir son attente. A la fin du repas, il demanda à la princesse comment elle prétendoit tenir sa promesse. Aussi-tôt elle fit desservir tous les mets qui étoient sur la table, & commanda qu'on apportât le dessert. Un échanson, instruit des intentions de sa maîtresse, servit seulement une coupe

remplie d'un vinaigre très-fort & très-rectifié. *Cléopâtre* alors prit une de ses boucles d'oreilles, la trempa dans ce vinaigre, où elle ne tarda pas à fondre, & avala sur le champ tout ce que contenoit la coupe. Elle alloit prendre l'autre perle pour la dissoudre & l'avaler de la même façon; mais *Antoine* l'arrêta & fut content de la première expérience (1). On rapporte qu'un certain *Clodius*, fils d'*Esope*, le poëte tragique, fit la même épreuve avec les boucles d'oreilles qu'il avoit reçues de *Me-*

(1) Voyez *Pline*, *Hist. Nat.* liv. 9, chap. 35, & liv. 10, chap. 51. *Macrobe* rapporte le même fait, liv. 3, chap. 17 de ses *Saturnales*. *Valère-Maxime*, liv. 9, chap. 1.

tella, lesquelles étoient estimées mille sesterces, c'est-à-dire, plus de cent mille francs (1).

Une pareille prodigalité, répondit *Abdeker*, est plutôt à blâmer qu'à applaudir. Un pareil luxe ne sert à rien, il tend plutôt à détruire les productions uniques de la nature. J'en dirois presqu'autant de la coutume bizarre des indiens, qui attachent des perles à leur nez & à leur front. Cette parure, bien loin de leur donner quelqu'agrément, ne fait que les ren-

---

(1) *Filius Æsopi detractam ex aure Metella.*
(Scilicet ut decies solidum exhiberet) aceto
Diluit insignem baccam.

Horat. *sat. 3, liv. 2, v. 238.*

dre encore plus difformes. Il eſt un art pour ſe parer. Cet art eſt fils de la modération & du bon goût. Les graces toutes nues ſont trop ingénues & trop ſimples*; ſurchargées de parures, elles ſont biſarres, ridicules, inſenſées.

Cette converſation finie, *Mocenigo* s'en retourna chez lui, en ſe félicitant des bons procédés du médecin dans une occaſion auſſi critique, & ſe flattant de pouvoir obtenir quelque victoire ſur *Fatmé*, dans des momens plus heureux. *Abdeker*, ſeul avec ſa maîtreſſe, ſe raſſaſioit de ſes charmes, & écartoit ſans ceſſe les images que raſſembloit dans ſon imagination une jalouſie qui commençoit à être bien fondée. *Fatmé*, qui ſe croyoit

encore

encore plus coupable qu'elle ne l'étoit effectivement, se faisoit de violens efforts pour cacher sa tristesse. Elle sentoit que la gaîté est la marque la plus sûre d'une conscience pure & sans remords.

CHAPITRE VII.

Emprisonnemens d'Abdeker & de Fatmé. Incursions de Mahomet.

LA nuit qui avoit amené le calme le plus heureux, fut suivie du jour le plus agité & le plus tumultueux qu'aient fixé les arrêts du destin. La république venoit de recevoir la nouvelle que *Mahomet* lui-même étoit

passé en Italie avec un corps d'armée considérable, & qu'il avoit forcé des postes qui appartenoient aux vénitiens. L'épouvante s'étoit répandue par toute la ville, & le doge avoit assemblé son conseil.

Le corps de la noblesse & des sénateurs étant arrivé dans la grande salle de l'audience, *Barbaro*, un des nobles vénitiens, se leva au milieu de l'assemblée, & demanda en grace qu'on voulût bien l'écouter quelques instans. Ne méritons-nous pas par notre imprudence, s'écria-t-il, les malheurs qui nous menacent. Nous avons été tranquilles, tant que l'empereur ottoman a paru détourner ses regards de dessus notre république; mais devions-nous nous croire en re-

pos tant que notre ennemi le plus cruel exiſtoit. Bien loin de chercher à épuiſer ſes forces, nous lui en avons prêté au contraire de nouvelles. Notre ville ſert aujourd'hui d'aſyle à ſes eſpions. Nous les voyons ſans nous y oppoſer. Ceux mêmes qui ont paru juſqu'à préſent ſe charger particulièrement de la défenſe de la patrie, les protègent & ſemblent leur prêter les mains. Mais dois-je me taire, lorſqu'il s'agit du ſalut de tous, & ne point nommer celui ſous les yeux duquel ſe doivent tramer les plus horribles complots. Non, ſans doute, & je ne dois pas craindre de faire ici le rôle de délateur, toujours odieux, quand il ne tend pas à la punition du crime ou au bien général de l'état.

Le neveu du doge rèſpectable qui nous aſſemble ici pour la cauſe commune, *Mocenigo* eſt l'imprudent qui favoriſe un étranger dont les intentions ſont de nous perdre. Cet étranger eſt *Abdeker* qui eſt un frère de *Mahomet*. Vous n'ignorez pas qu'*Amurat* en mourant laiſſa encore un fils qu'il recommanda à *Mahomet* : mais le premier ſoin de ce monſtre, à ſon avénement à la couronne, fut de violer la parole qu'il avoit donnée à ſon père. Il chargea *Calil Pacha* de faire périr cet enfant ſelon les maximes impies de chaque nouveau ſultan, qui, par ce ſacrifice de ſon propre ſang, prétend ôter un chef aux mécontens, & n'avoir plus à craindre un uſurpateur dans ſa famille.

Calil Pacha n'a pas exécuté les ordres inhumains de ſon maître, il a élevé cet enfant en ſecret, & c'eſt lui que nous voyons paroître à Veniſe ſous le nom d'*Abdeker*. Il ſe ménage toujours des correſpondances ſecrettes avec la Porte ottomane ; il prétend toujours au trône, quoiqu'il en ſoit fort éloigné, & il eſt peut-être plus à craindre dans ſon obſcurité, que s'il paroiſſoit dans un plus beau jour. Le ver timide qui ſe réfugie au centre d'un fruit, le mine peu-à-peu & le fait périr. Ne pourroit-il point entrer dans l'ordre des projets de cet ennemi caché, d'attirer ſourdement ſon frère ſur nos terres, de l'expoſer à de nouveaux périls où ſon courage l'emporte, &

de profiter du moment où le ſultan rendroit les derniers ſoupirs, pour ſe mettre à la tête de ſon armée, s'y faire déclarer empereur & retourner à Conſtantinople, après avoir écraſé la puiſſance vénitienne? C'eſt depuis que nous avons cet étranger dans nos murailles, & que nous l'avons vu même à la promenade ſe confondre hardiment avec les nobles, que nous avons vu auſſi *Mahomet* ſonger à pénétrer dans le cœur de nos états. Sans des motifs particuliers qui nous ſont inconnus, ſans des plans exacts & bien combinés, ſans des avis ſecrets & intéreſſans, l'empereur turc quitteroit-il les terres de ſa domination, ou négligeroit-il des ennemis plus voiſins, pour venir combattre

des ennemis éloignés & tranquilles, ou s'emparer des villes qui resteront difficilement sous sa domination, par l'impossibilité d'y apporter un prompt secours? Après toutes ces considérations, je conclus, augustes sénateurs, qu'il faut se saisir d'*Abdeker*, avant que d'aller éteindre les flammes qui nous environnent, & dont la fumée obscurcit l'air que nous respirons ici. *Abdeker* est le feu qui allumera parmi nous le flambeau de la discorde, & qui peu-à-peu nous réduira en cendres, sans que nous nous en appercevions.

Il s'excita un murmure général dans toute l'assemblée, & chacun sembloit approuver l'avis de *Barbaro*, lorsque le neveu du doge s'ap-

prêtoit à répondre. Il avoit été attaqué d'une manière outrageante, & il ne pouvoit tarder plus long-tems à prouver ſon innocence. Il ſentoit bien que toute l'accuſation ne partoit que de la baſſe jalouſie de *Barbaro*, qui avoit tenté plus d'une fois la connoiſſance de *Fatme* auprès de lui, mais il lui avoit réſiſté d'une manière ferme; connoiſſant la méchanceté de ſon caractère & ſon mépris inſolent pour les femmes. Peu-à-peu l'émotion qui régnoit dans l'aſſemblée, ſe calma, *Mocenigo* profita de ce moment de ſilence pour ſe faire entendre & parler en ces termes:

On défère à votre tribunal deux perſonnes ſuppoſées coupables; l'une eſt préſente, & l'autre eſt abſente

mais leur cause paroît tellement unie, que celui qui prouvera l'innocence de l'une fera voir en même tems l'innocence de l'autre. Rassurez-vous, chef vénérable de notre république, votre neveu ne s'est point noirci du crime dont on l'accuse. Rassurez-vous, illustres sénateurs, *Mocenigo* qui a déjà sacrifié sa vie pour les intérêts de sa patrie, est encore prêt à verser tout son sang pour elle. Je connois, il est vrai, *Abdeker;* celui qui me le reproche a tenté plusieurs fois de le connoître, moins sans doute, pour le démasquer que pour le déshonorer. *Abdeker* est un médecin arabe, dont le mérite est trop étendu pour rester resserré dans les limites étroites de quelques pro-

vinces mal peuplées. Il vint à Conftantinople, où il exerça fa profeffion d'une manière diftinguée. Ce fut là qu'il connut *Fatmé*, la plus belle des mortelles, il l'époufa, & s'eft réfugié avec elle dans cette ville, pour éviter les pourfuites de *Mahomet*, qui n'auroit pas manqué de lui faire enlever fa femme, s'il eût connu fa beauté. Telle eft, en peu de mots, l'hiftoire de cet étranger qui fait aujourd'hui le fujet de vos alarmes. Tout fon crime eft d'avoir regardé vos états comme un afyle où il pouvoit vivre en fûreté, & ne pas craindre les infultes d'un ennemi, dont vous avez conjuré la perte. C'eft un frère, dit-on, de ce fier tyran. Ce n'eft qu'une fable, qui a pris fon origine dans quel-

ques bruits populaires (1). *Mahomet* n'eut jamais de frères, les musulmans

(1) *Phranza* (*lib.* 3, *cap.* 2.) ne donne pas de frères à *Mahomet.* Cet historien traitoit en ce tems-là des affaires importantes avec les turcs, en qualité de ministre d'état de l'empereur *Constantin.* Il pouvoit écrire sur de bons mémoires en cette occasion, puisqu'il fut ambassadeur en Servie, auprès de la despote *Marie*, lorsque la mort d'*Amurat* l'eut tirée du sérail. *Barthelius* (*liv.* 7.) semble aussi être persuadé qu'*Amurat* ne laissa point après lui d'autre fils que *Mahomet.* Mais la foule des autres historiens (*a*) veut persuader le contraire, quand ce ne seroit que pour exagérer les cruautés de *Mahomet* envers cet enfant, qu'ils nomment

(*a*) *Chalcond.* lib. 7, *Ducas*, cap. 33. *Sansovino*, vit. di *Mahom.* *Sacredo*, Pag. 70. *Informat. di Paol Giovio.*

qui ont toujours les yeux fixés sur le trône de leur empereur n'en ont jamais parlé; & *Mahomet*, qui ne

---

tantôt *Tharsines*, tantôt *Cialapin*. On s'avisa même, quelque temps (a), de donner à *Mahomet* un nouveau frère, soustrait du sérail par le visir *Calil Pacha*, & porté secrétement à Venise, & de-là à Rome, où le pape *Calliste III* le fit baptiser, & le nomma *Calliste Ottoman*. On ajoute qu'il étoit homme de probité, & qu'étant venu en Allemagne, il y subsista par les libéralités de l'empereur *Frédéric III;* mais qu'au bout de quelque tems, étant prêt à se marier en Autriche avec une fille de la maison de *Hoenfeld*, & déjà accordé avec elle, il vint à mourir, & laissa tant de douleur dans le cœur de cette fille, qu'elle quitta le monde & se fit religieuse. Voyez l'*Histoire du règne*

(a) *Cuspinian*, in vita *Mahom.*

souffre

ſouffre point d'égal, n'auroit pas remis le fer en d'autres mains, lorſqu'il s'agiſſoit d'affermir la couronne ſur ſa tête. Celui qui renfermoit dans ſon cœur aſſez de cruauté pour immoler lui-même ſes maîtreſſes, en avoit aſſez pour couper lui-même la branche de ſa race, qui pouvoit lui porter quelqu'ombrage. Celui qui fit périr dernièrement le jeune ſultan *Muſtapha*, ſon fils, auroit eu peut-être aſſez de

---

de Mahomet II, par le ſieur *Guillet*, *tom. I*, *liv.* 2, *page* 106, où toutes ces opinions ſont très-bien diſcutées. Il eſt vrai que *Mahomet* eut dans ſa jeuneſſe un frère appelé *Aladin*, qui ſe tua à la chaſſe en pourſuivant un cerf. De ſorte qu'à la mort d'*Amurat*, perſonne ne pouvoit diſputer à *Mahomet* le droit de monter ſur le trône.

bonté pour ne pas voir couler le ſang d'un frère dont il auroit pu craindre les attentats. Mais ſuppoſons qu'*Abdeker* ſoit ce frère échappé aux rigueurs du deſtin ; comment penſeroit-il renverſer les prétentions des fils de l'empereur ottoman, *Bajazet* & *Zizim* ? Nous nous taiſons ſur les deſſeins qu'on lui prête, ils ſont trop mal conçus, ils ſont trop biſarres pour qu'on les adopte. Celui qui prétend à l'empire ne s'éloigne pas du trône, il ménage des intrigues ſecrettes à la cour, il s'y fait des amis. Celui qui prétend à l'empire, n'ouvre pas une nouvelle carrière aux victoires de ſon concurrent ; il ne lui prépare pas lui-même ſa gloire, & il ne lui en facilite pas lui-même les

moyens. Celui qui prétend à l'empire, se ligue avec les ennemis de son rival, il lui creuse par-tout des précipices, & il aime mieux diminuer la force de son sceptre que de l'augmenter. *Abdeker* seroit donc plutôt notre ami que notre ennemi, comme l'avance *Barbaro*. Au reste, tout ceci n'est qu'une fiction. Je connois *Abdeker*, & je connois en même tems toute la droiture de son cœur & toute la pureté de ses intentions. Je ne lui ai point vu faire de démarches suspectes, ou des projets politiques qui tendissent à sa propre élévation & au détriment de la république. Suis-je repréhensible de m'être lié d'amitié avec cet étranger, comme on me le reproche aujourd'hui? C'est à vous

à le décider, auguſte ſénat, auquel je ſuis attaché par les liens du ſang & par l'amour de mon devoir. Ne vous ai-je pas donné une preuve ſuffiſante de mon attachement à vos intérêts, lorſque je manquai de perdre la vie à la défenſe de Négrepont, & que, jetté dans l'Euripe comme dans le Styx, je devois deſcendre ſur le rivage de la mort? Bien loin de reprocher mes ſervices à ma patrie, je m'en fais gloire; je ſuis prêt encore à ſubir de nouveaux périls pour elle, & la vie qu'un ſort heureux m'a rendue, ne doit être employée qu'à la venger de ſes ennemis. J'irai, ſi vous me l'ordonnez, attaquer *Mahomet* dans ſon camp, ſemer l'épouvante dans ſon armée,

& mettre en déroute ſes ſoldats. C'eſt ainſi que je favoriſe vos ennemis & que je ſers les puiſſances que vous redoutez.

Lorſque *Mocenigo* eut fini de parler, les *pregadi* furent aux voix & reſtèrent long-tems aux opinions. Le doge ayant enfin réſumé tous les ſentimens, prononça ſes concluſions. Il eſt des tems, dit-il, où l'on ne peut être trop ſur ſes gardes. Nous ſommes environnés d'ennemis dangereux, il ſeroit donc imprudent de ne pas faire attention aux avis que nous recevons. Les doutes, les préſomptions ſeules ſuffiſent pour qu'on prenne les plus exactes précautions. *Abdeker* peut n'être point un ennemi de l'état; mais il a vécu avec nos ennemis, il faut

donc s'assurer de sa personne & de tout ce qui lui appartient. Gardes, que ces ordres soient exécutés à l'instant.

Le jeune *Mocenigo* protesta que son ami étoit innocent ; mais il falloit se soumettre à la volonté de ses juges. Il n'insista pas même sur les autres motifs de sa défense, de crainte qu'on ne le soupçonnât comme complice des trahisons qu'on attribuoit au médecin. Il se tut, méditant de se venger de *Barbaro*, & de délivrer promptement *Abdeker* de la prison où il étoit condamné avec *Fatmé*.

Aussi-tôt le *Barigello* (1) & ses satellites partirent pour se saisir des deux étrangers & les conduire dans

(1) Le prévôt des archers.

la priſon indiquée. Ils les entraînent malgré leurs cris, leurs plaintes leurs larmes. *Abdeker* eſt comme ce lion ſurpris dans les filets; en rugiſſant, il ſe laiſſe charger de chaînes & attend la mort que ne peut plus écarter ſon courage. *Fatmé* eſt comme cette tendre fauvette qui couve ſes petits. Un jeune enfant trouve ſon nid, met la main ſur la mère & ſur ceux qu'elle cache de ſes aîles. Son cœur palpite, elle tremble & cède à la main du raviſſeur; mais elle craint moins pour ſa propre vie, que pour celle de ceux qu'elle abandonne. Les deux amans ſont enfermés dans une priſon obſcure, & ils ignorent le crime qu'ils ont commis; ils doutent même ſi on ne les deſtine pas

à quelque ſupplice honteux. Cruelle incertitude qui leur fait garder le ſilence, & qui les empêche de ſe communiquer mutuellement leurs réflexions. Peu-à-peu la terreur ſe diſſipe & la raiſon reprend tous ſes droits. Voilà, s'écria le médecin, voilà cette haine des vénitiens contre les turcs, qui éclate enfin contre nous. Inſtruits par les diſcours de *Mocenigo*, nous devions en appréhender les effets & les éviter par notre fuite. On s'endort dans le calme; on ne ſonge pas même à faire uſage de ſa prudence; on eſt ſurpris par la tempête, & le naufrage eſt preſqu'inévitable. *Fatmé* interdite, ne verſoit que des pleurs; mais reprenant l'uſage de ſa raiſon, elle répondit : J'admettrois tes doutes,

cher amant, si mon ame n'étoit déchirée par d'autres craintes. Quelque traître a sans doute révélé à *Mahomet* que je n'étois descendue que jusqu'aux portes de la mort, que ton art avoit arrêté le ciseau de la parque, que tu n'as quitté Constantinople que pour fuir la colère du sultan, & jouir des triomphes qu'il n'a jamais pu obtenir. Il ne te voit plus à ses côtés pour réparer les maux que lui causent ses débauches; il frémit de rage de ne pouvoir plus jouir de tes secours, & il cherche à te punir comme le criminel souillé de la plus noire infidélité. Quant à ta chère *Fatmé*, il la chérissoit comme sa favorite, il la déteste comme sa sœur. La nature lui inspiroit les sentimens qui atta-

chent les êtres dans les veines desquels coule le même sang. Le barbare a corrompu ces sentimens dans son cœur, il en a formé la passion la plus détestable, qui, ne trouvant plus son aliment nécessaire, s'est convertie en une haine implacable. C'est *Mahomet* qui nous poursuit aujourd'hui. Il a appris le lieu de notre retraite. Il menace les puissances qui nous accordent un asyle. Tu sais combien sa colère est redoutable. Tu sais sur combien de nations son bras s'est appésanti. Tu sais combien il a abaissé les trônes qui formoient quelques obstacles à ses prétentions. Personne n'ose plus lui résister. Il nous redemande au sénat de Vénise; on s'est assuré de nous pour nous remettre entre ses mains.

La république aime mieux ſans doute ſacrifier deux étrangers, que d'allumer ſon courroux & d'attirer dans ſes états un ennemi auſſi cruel & auſſi terrible.

Abdeker ne pouvoit rien répondre à ces conjectures. Elles lui paroiſſoient établies ſur des fondemens aſſez vraiſemblables, & ſa crainte les rendoit encore plus ſolides.

Mocenigo, qui comptoit beaucoup ſur les bontés de ſon oncle, & qui n'ignoroit pas qu'il en étoit aimé, ne tarda pas à le diſſuader des imputations qu'on avoit faites contre lui & contre ſes amis. Il en obtint même la permiſſion de les voir en cachette pendant la nuit, & de leur procurer toutes les commodités néceſſaires pour

une vie plus douce & moins ennuyeuse. Il se flattoit encore de pouvoir dans peu ménager leur évasion & de favoriser leur retraite sous l'autorité du doge. Après ces démarches, il vole aux portes de la prison, il entre & trouve *Abdeker* endormi, se trouvant accablé par le poids de son malheur, tandis qu'à la lueur d'une lampe il apperçoit *Fatmé* baignée de ses larmes. Elle jetta un cri effroyable ; elle s'imagina voir entrer le bourreau qui venoit la chercher pour la conduire au supplice. Le médecin, agité par des songes sinistres, se réveille en sursaut, déchire ses habits, & prend entre ses bras sa chère *Fatmé*, comme pour la défendre contre les infâmes satellites qui voudroient lui arracher ce qu'il a de plus cher.

Raſſurez-vous, s'écria *Mocenigo*, je ne viens pas vous annoncer de nouveaux malheurs ; je viens au contraire vous inſtruire des motifs qui ont engagé les chefs de notre corps politique de vous retenir, & vous faire connoitre les moyens qui doivent vous faire eſpérer votre élargiſſement. Il dit, & *Abdeker*, remis de ſa ſurpriſe, fut embraſſer le neveu du doge, qui à ſon tour, fut baiſer la main de *Fatmé*. L'affliction de cette aimable étrangère lui donnoit encore un air plus touchant & plus intéreſſant. Sa beauté recevoit de ſes larmes encore un nouveau luſtre. *Fatmé* avoit des graces à pleurer, & jamais elle n'avoit fait tant d'impreſſion ſur les yeux & ſur le cœur de *Mocenigo*, qui lui témoi-

gna combien il avoit été ſenſible à l'injure qu'on lui avoit faite. Mais il le lui témoigna d'une manière ſi tendre & ſi affectueuſe, qu'il lui eût été impoſſible de le faire ainſi, s'il n'eût agi que par les ſentimens de l'humanité & de la compaſſion. Enſuite il raconta au médecin comment il avoit été accuſé au conſeil, & la façon dont il l'avoit défendu ; le parti violent que le doge avoit été contraint de prendre, & l'eſpérance qu'il avoit de voir bientôt finir leur captivité. *Abdeker* & *Fatmé* furent raſſurés ſur cette promeſſe & ſur la parole que leur donna *Mocenigo*, de travailler ſans relâche à leur élargiſſement. Leur confiance étoit d'autant mieux fondée, que c'étoit un ami puiſſant qui prenoit

en main leur défenſe. Après mille marques réciproques d'amitié, le neveu du doge ſe retira & travailla avec ardeur auprès de ſon oncle pour obtenir la liberté de ces deux étrangers, dont on avoit pu connoître la conduite peu préjudiciable au gouvernement. Ses ſollicitations étoient d'autant plus fréquentes, qu'il ne quittoit point le doge, ne pouvant poſſéder aucun emploi, tant que ſon oncle occuperoit la première place de la république. C'eſt une loi établie à Veniſe, que les parens du doge ne peuvent poſſéder aucune charge. Cette loi eſt d'autant plus ſage, que par ſon moyen on évite les factions & les cabales des doges qui viſeroient à la tyrannie ou qui aſpireroient au deſpotiſme.

CHAPITRE VIII.

La beauté reçoit de nouveaux charmes de la vertu.

LES inquiétudes qu'avoient éprouvées *Abdeker* & *Fatmé*, l'obſcurité de la priſon, le défaut de la diſſipation, les diſpoſoient à faire des réflexions ſérieuſes & philoſophiques. Cependant ils s'entretenoient encore de la beauté ; le médecin en parloit parce qu'il en avoit le modèle devant lui, & *Fatmé* l'engageoit à continuer ſes diſcours ſur ce ſujet, afin de le diſtraire de mille idées qui auroient pu troubler la paix de ſon cœur.

L'ame, difoit *Abdeker*, n'eſt pas la ſeule qui reſſente les effets de la vertu ; le corps en retire des avantages plus précieux que ceux qui lui ſont procurés par l'art & l'attention la plus étudiée. En effet, le viſage étant le miroir de l'ame, il doit en repréſenter tous les ſignes caractériſtiques. Suppoſons l'ame embellie des attraits de la vertu ; l'image de la vertu doit ſe peindre dans le miroir & attirer les hommages des mortels. Car qu'y a-t-il de plus beau que la vertu ? Rien ne peut lui être comparé, & ſes ennemis mêmes ne peuvent lui refuſer les éloges qui lui ſont dus. Les méchans ſe haïſſent mutuellement ; pour mieux ſe tromper, ils affectent l'air des gens vertueux,

& cette feinte de leur part, eſt un hommage que le vice rend à la vertu.

Je conçois, dit *Fatmé*, que la ſatisfaction intérieure d'avoir fait le bien & d'aimer le bien, après avoir rempli l'ame d'un ſentiment agréable, ſe manifeſte au dehors, & donne au viſage une ſérénité qui raſſure les plus timides. Le vice, les crimes, les remords jettent ſur le front une noirceur qui effraie les plus courageux. On liſoit dans les yeux d'*Irène* ſon bon naturel & ſon inclination à obliger. Jamais elle n'employa ſon crédit que pour obtenir des bienfaits du ſultan qui fut ſon bourreau. On n'auroit pu dire, ſi elle s'attiroit l'eſtime & l'amitié de ceux qui l'approchoient plutôt par ſa beauté qui ſubjuguoit

tous les esprits, que par cette bonté qui étoit empreinte sur son visage; tandis que le déteſtable *Mahomet* ne pouvoit se dépouiller de son air farouche, au milieu même de ses plaisirs. On voyoit à chaque inſtant paroître les nuages de son humeur sombre. C'étoit moins la majeſté qui le rendoit redoutable, que la dureté, que la cruauté dont on voyoit les traits ineffaçables sur son front.

Ne pouſſez pas trop loin vos conſéquences, dit le médecin, mettez des bornes à la loi générale. On peut être doué d'un excellent caractère & s'annoncer par des signes équivoques. Les chagrins, la triſteſſe, l'ennui, la douleur donnent un air de mélancolie qui témoigne les inquiétudes

de l'ame : mais ces affections ſont paſſagères, & les traces que laiſſe la pente au vice ſont conſtantes. Souvent auſſi le maſque de l'hypocriſie couvre la difformité d'un cœur plein de défauts. Il n'en ſera pas moins vrai que la ſageſſe, la candeur, la douceur, l'innocence ſe placent d'une manière évidente ſur le viſage, & en augmentent les appas. Admirables appas qui ſeront bientôt détruits ſi les paſſions ſe rendent maîtreſſes du cœur. La haine, la colère, l'orgueil, le dédain, le mépris, la débauche ravagent pendant la jeuneſſe les traits de décence & de bonté que la nature avoit pris plaiſir de graver de ſa main pendant l'enfance. Les paſſions jouent donc auſſi leur rôle ſur le front des

hommes, & y laiſſent des marques ineffaçables qui caractériſent les phyſionomies. C'eſt de ces connoiſſances que dépend tout l'art des phyſionomiſtes ; art qui n'eſt fondé que quand il ne s'écarte pas des ſignes apparens, mais qui devient fort incertain quand il ſe livre aux conjectures.

Les vertus né répandent pas ſeulement ſur le viſage ce vernis enchanteur qui décore plus que les charmes les plus puiſſans de la beauté ; elles donnent auſſi au corps la fraîcheur, la ſanté & la vigueur ; qualités ſans leſquelles les corps n'ont rien d'attrayant & font moins d'impreſſion ſur des organes voluptueux que des maſſes inanimées. Tels ſont les fruits que l'on recueille de la tempérance, de la ſo-

briété, de la continence. Toutes ces vertus tendent à conſerver les reſſorts de la machine humaine, elles cherchent à ne point les fatiguer, de peur de les uſer avant le tems ; elles n'en exigent pas trop, de peur de les rompre par imprudence. Jettez un ragard ſur une perſonne tempérante ou qui ne méſuſe point des plaiſirs des ſens. Quel beau ſang coule dans ſes veines ! Quel vif incarnat brille ſur ſes joues ! Quel jeu, quelle ſoupleſſe, quelle agilité dans tous ſes organes ! Quelles graces dans tous ſes mouvemens (1) !

Abdeker continuoit encore lorſque *Mocenigo* entra ; à peine pouvoit-il

(1) Voyez l'obſervation V.

contenir ſa joie. Il annonça à ces amans infortunés qu'ils ſortiroient le lendemain de priſon & que ſon oncle avoit donné des ordres poſitifs pour qu'on les éloignât des terres de la république. Vous partirez en ſûreté, leur dit-il; prenez le chemin de Rome, & dans peu j'irai vous rejoindre dans cette capitale de l'univers. Enſuite il leur raconta comment le *Samgiac Omarbeg*, après avoir franchi les Alpes s'étoit jeté dans le Frioul & avoit défait toutes les garniſons vénitiennes. L'armée des vénitiens, ajouta-t-il, s'étoit avancée avec ardeur contre lui; mais plus ſon choc fut impétueux, plus auſſi ſa déroute fut complète. Le Sangiac, vainqueur, impoſa des chaînes à ceux que le ſabre

avoit épargnés. Il a réduit en cendres cette vaſte & fertile étendue de pays, compriſe entre les fleuves de Liſoncio & de Tiliavento. Il a été vingt jours entiers à piller & à ruiner plus de cent bourgades. Par-tout il portoit le fer & le feu. J'ai vu moi-même du haut de la tour de Veniſe, l'effroyable embrâſement qu'allumoit le Turc infidèle. Preſque tous nos citoyens ont été témoins de ce ſpectacle horrible; & je craignois que le peuple, aveugle dans ſa colère & dans ſes préſomptions, ne demandât qu'on ſacrifiât à ſa vengeance, ceux qu'on avoit accuſés d'être les auteurs de cette diſgrace pour la république. Mais incertain dans ſes deſirs, il cède à l'impreſſion la plus forte, & la crainte lui fait oublier

reſſentiment. *Omar-Beg* vient de regagner la Carinthie, en traverſant avec ſa cavalerie des montagnes qu'on avoit cru inacceſſibles juſqu'à préſent, même par des gens de pied. Il ſemble qu'il ne ſoit venu que pour nous inſpirer la terreur & déſoler une de nos provinces. Nos guerriers qui ont échappé au carnage ou à l'eſclavage, reviennent accablés de fatigues & de déſeſpoir. Ils ignorent quelles ont été les vues de *Mahomet* dans cette entrepriſe. Le doge lui-même ne comprend pas quel eſt le deſſein du ſultan, en faiſant de pareilles hoſtilités. Il pencheroit volontiers à croire le diſcours que *Barbaro* a tenu au milieu du ſénat : mais ſes doutes ſont contrebalancés par l'amitié qu'il a pour

moi & par les aſſurances que je lui donne inceſſamment de votre innocence. Il veut donc que vous partiez en ſecret, avant que de nouvelles délations allarment le ſénat ſur votre compte & n'obligent le doge à vous livrer à toute la ſévérité des loix, que vous ne pouvez éviter, ſi par les factions & les cabales on ſouhaite vous trouver coupables. Tous les arrangemens ſont pris pour favoriſer votre fuite. Suivez ſans héſiter le guide qui doit vous conduire; il a mérité toute ma confiance, & vous pouvez lui accorder la vôtre.

OBSERVATION Iere.

Pâte d'amandes sèches.

PELEZ la quantité d'amandes douces & amères que vous ſouhaiterez ; pilez-les & verſez deſſus un filet de vinaigre, pour qu'elles ne tournent pas en huile. Enſuite mettez-y deux gros de ſtorax en poudre très-fine, deux onces de miel blanc & deux jaunes d'œufs durs ; pilez & mêlez bien le tout enſemble, & ſi la pâte eſt trop épaiſſe, jettez-y un peu plus de vinaigre. L'uſage de cette pâte eſt d'en prendre un peu, de la délayer dans le creux de ſa main avec de l'eau,

de s'en froter les bras & les mains, qu'on lavera enſuite dans de l'eau.

Quelques parfumeurs y ajoutent un peu de céruſe ou de ſucre de ſaturne, pour donner plus de fraîcheur à la peau.

Pâtes d'amandes liquides.

Pelez à l'eau chaude une certaine quantité d'amandes amères, laiſſez-les ſécher. Pilez-les pendant quelque tems en y mettant un peu de lait pour les lier en pâte & empêcher qu'elles ne ſe tournent en huile. Ajoutez après une mie de pain blanc & mollet, imbibée de lait pour la détremper. Pilez-la avec les amandes, en remuant bien pour la délayer avec la pâte. Verſez le tout dans un chaudron, en

y ajoutant du lait de nouveau : mettez ſur le feu, faites bouillir, retournant toujours la pâte juſqu'à ce qu'elle ſoit cuite & qu'elle s'épaiſſiſſe.

Autre pâte pour les mains.

Prenez amandes douces une livre, vinaigre blanc, eau de fontaine, eau de-vie, de chaque un demi-ſeptier ; mie de pain, un carteron ; deux jaunes d'œufs. Il faut peler & piler les amandes, les arroſer avec le vinaigre, ajouter la mie de pain humectée d'eau-de-vie, & la mêler avec les amandes & les jaunes d'œufs. Faites cuire le tout à petit feu, en remuant continuellement, de peur que la pâte ne s'attache au fond de la baſſine.

D'autres la font ainſi. Prenez aman-

des douces & amères, de chaque deux onces, pignons & quatre ſemences froides, de chaque une once. Pilez le tout enſemble, & ajoutez enſuite deux jaunes d'œufs & une mie de pain blanc. Humectez avec le vinaigre blanc & mettez dans la baſſine. Faites chauffer à petit feu; lorſque la pâte quitte la baſſine, elle ſera cuite ſuffiſamment.

Autre.

Prenez amandes pelées une livre, pignons quatre onces : pilez le tout enſemble. Ajoutez deux onces de ſucre fin, une once de miel blanc, autant de farine de fèves & deux onces d'eau-de-vie.

On peut aromatiſer cette pâte avec quelqu'eſſence, comme l'eſſence de

gérofle, de citron, de bergamotte, de jaſmin, &c. ou bien y mettre quelques grains de muſc, de civette, pour les perſonnes qui ne craignent pas cette odeur.

Autre.

Pilez une livre d'amandes avec une once de ſantal citrin & d'iris, deux onces de *calamus* aromatique. Verſez deſſus deux verres d'eau roſe, & ajoutez-y une pomme de reinette coupée en petits morceaux, un carteron de mie de pain blanc bien sèche & paſſée. Paitriſſez le tout avec deux onces de gomme tragacant, diſſoute dans de l'eau roſe, & réſervez cette pâte pour votre uſage.

Autre.

Pilez dans un mortier de marbre des pommes de courtpendu, dont vous aurez ôté la peau : arrosez-les avec eau rose & vin blanc. Ajoutez de la mie de pain, des amandes broyées & un peu de savon blanc. Faites cuire le tout à feu lent & vous en servez.

Autre.

Faites infuser pendant deux ou trois heures dans du lait de chèvre ou du lait de vache, des amandes pilées. Passez à travers un linge & exprimez fortement. Mettez la collature dessus le feu & ajoutez une demi-livre de pain blanc, deux gros de borax & autant d'alun de roche calciné. Sur

la fin, metez une once de blanc de baleine. Remuez bien avec une ſpatule, & laiſſez cuire à propos.

Quelques perſonnes lavent leurs mains dans leur urine. Ce ſavon naturel nétoie bien la peau, l'empêche de ſe gerſer, & guérit même les gerſures.

Onguent pour les gerſures.

Prenez une once de myrrhe & autant de litharge d'argent, quatre onces de miel, deux onces de cire, ſix onces d'huile roſat. Mêlez le tout enſemble. Les perſonnes riches pourront ajouter quelques gouttes de bois de Rhodes & quelques feuilles d'or.

Autre.

Prenez bol d'Arménie, myrrhe, céruſe, de chaque trois gros. Mêlez avec ſuffiſante quantité de graiſſe d'oie & formez-en un onguent, qui guérit en peu de tems.

Moyens préſervatifs pour les gerçures.

Il ne faut pas, 1°. expoſer ſes mains au trop grand froid. 2°. Ne pas laver trop ſouvent ſes mains dans l'eau. 3°. Les bien eſſuyer après les avoir lavées, afin que l'eau, en ſe deſſéchant, ne ride pas & ne gerce pas la peau. 4°. Ne pas expoſer ſes bras ou ſes mains au feu, immédiatement après qu'ils ont été lavés. 5°. Porter

ſur-tout des gants de peau, afin d'entretenir l'épiderme dans une certaine ſoupleſſe. On en retire encore cet avantage, que l'on conſerve la blancheur de ſa main, qui ſe hâle comme le viſage, étant expoſée au trop grand air.

Après que la peau de mouton a été quelque tems dans la chaux, on en détache une petite peau déliée, dont on fait des éventails & des gants de femme qu'on appelle *gants de cuir de poule*. Cette peau ſe nomme *cannepin*, & elle reſſemble à celle que les anatomiſtes appellent dans l'homme l'épiderme.

Comme pluſieurs perſonnes ſe ſervent de ſavon pour ſe blanchir & dégraiſſer la peau du viſage & des mains,

nous croyons faire plaiſir en rapportant différentes compoſitions de ſavons qui peuvent ſervir à la toilette.

Savon blanc.

Ce ſavon ſe fait avec une partie de leſſive des cendres de ſoude d'Eſpagne & de chaux vive, & deux parties d'huile d'olives ou d'amandes douces.

Savon au miel.

Prenez quatre onces de ſavon ci-deſſus & autant de miel commun, une demi-once de ſel de tartre, deux ou trois gros d'eau de méterre diſtillée. Mêlez le tout enſemble. Ce ſavon décraſſe bien la peau; il la blanchit & la rend fort douce. On s'en

ſert

ſert auſſi fort utilement pour effacer les marques des brûlures.

Savonettes de Boulogne.

Prenez une livre de ſavon de Gênes, coupé par petits morceaux, & quatre onces de chaux : verſez deſſus un demi-ſeptier d'eau-de-vie. Laiſſez fermenter pendant vingt-quatre heures ; étendez enſuite ſur une feuille de papier pour faire ſécher cette maſſe. Lorſqu'elle ſera sèche, pilez-la dans un mortier de marbre avec une demi-once de mahalel ou bois de Sainte-Lucie, une once & demie de ſantal citrin, demi-once d'iris, autant de *calamus* aromatique. Il faut que toutes ces drogues ſoient miſes en poudre auparavant. Paîtriſſez le tout avec

quelques blancs d'œufs & quatre onces de gomme adragant, délayée dans de l'eau roſe ; puis formez vos ſavonettes.

Savonettes pour le teint.

Délayez deux onces de ſavon de Veniſe dans deux onces de ſuc de limon; ajoutez une once d'huile d'amandes amères & autant d'huile de tartre par défaillance. Mêlez le tout & remuez juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance d'onguent.

Savonettes du ſérail.

Prenez une livre d'iris, quatre onces de benjoin, deux onces de ſtorax, autant de ſantral citrin, demi-once de cloux de gérofle, un gros

de canelle, un peu d'écorce de citron, une once de bois de Sainte-Lucie & une noix mufcade. Pulvérifez bien le tout. Enfuite prenez environ deux livres de favon blanc rapé, que vous mettrez tremper pendant quatre ou cinq jours dans trois chopines d'eau-de-vie avec la poudre ci-deffus. Paîtriffez le tout avec environ une pinte d'eau de fleurs d'orange.

Faites une pâte de ce favon avec fuffifante quantité d'amidon, & formez les favonettes de la groffeur que vous voudrez, en y joignant des blancs d'œufs & de la gomme adragant diffoute dans quelqu'eau de fenteur. Si vous fouhaitez rendre ces favonettes encore plus odoriférantes, il faut in-

corporer la pâte dans quelques grains de musc ou de civette, un peu d'huile essentielle de lavande, de bergamotte, de rose, d'œillet, de jasmin, de canelle; en un mot, celle dont l'odeur flattera davantage.

Afin de ne rien omettre de tout ce qui concerne les cosmétiques & l'art d'embellir, nous rendrons compte d'un livre dont nous avons tiré les recettes suivantes. Ce livre, qui est très-rare, est intitulé : *Excellent & très-utile opuscule à tous nécessaire, de plusieurs exquises recettes, divisé en deux parties; la première nous montrera la façon de faire divers fardemens & senteurs pour illustrer la face; la seconde, pour faire confitures de diverses sortes, &c. composé par maître*

Michel Noſtradamus (*ou de* Notre-Dame), *docteur en médecine de Salon, de Craux en Provence. Sextrophœa natus Gallia.* Et comme il dit encore lui-même, *Michael Noſtradamus Sextrophæanus faciebat Salonæ litoreæ*, 1552, imprimé à Lyon en 1552, par *Benoît Rigaud*, ainſi que le marque le frontiſpice du livre, & par *François Durelle*, ainſi qu'on le voit à la fin. Sans doute que ce livre n'eſt devenu très-rare, que parce qu'on n'a pas fait beaucoup de cas de cet excellent & très-utile opuſcule. Ce qui s'y trouve de plus curieux, eſt ſa recette de ſublimé & de ſon huile de benzoin, avec laquelle le ſieur de Notre-Dame préſume faire des miracles, & *faire prendre un Hécube pour une Hélène.*

Nous nous taiſons ſur ce ſublimé, qui n'eſt autre choſe qu'un ſublimé lavé pluſieurs fois; mais qui ſeroit encore dangereux, comme paroît l'avouer l'auteur lui-même, qui prétend enlever les cicatrices avec ce remède légèrement cauſtique. A l'égard de l'huile de benzoin, on en trouvera d'auſſi bonne dans toutes les boutiques de nos apothicaires. Notre auteur dit qu'elle a été nommée *ros Syriacus*. Nous nous taiſons pareillement ſur la deſcription d'un philtre que l'auteur donne pour exciter aux amoureuſes prouesses. Nous parlerons ſeulement des ſavons qu'il indique.

Espèce de savon musqué, pour blanchir & adoucir les mains.

Prenez quatre onces de racines de guimauve épluchées & séchées à l'ombre, mettez-les en poudre. Ajoutez une once d'amidon & autant de farine de froment, six gros de pignons frais, deux onces d'amandes épluchées, une once & demie de pepins d'oranges, deux onces d'huile de tartre & d'huile d'amandes douces, demi-gros de musc. Mettez en poudre subtile ce qui doit être pulvérisé, & mettez sur chaque once de poudre une demi-once d'iris de Florence.

Ensuite faites macérer une demi-livre d'autres racines de guimauve dans de l'eau-rose ou dans de l'eau

de fleurs d'orange. Lorſqu'elles auront trempé pendant une nuit entière, exprimez le tout fortement, & avec ce mucilage formez une pâte avec les poudres. Laiſſez ſécher cette pâte, & formez-en des eſpèces de pommes rondes. Vous vous en ſervirez dans le beſoin avec un peu d'eau que vous ferez verſer ſur vos mains. Rien n'adoucit mieux la peau & ne rend les mains plus blanches.

Autre ſavon d'agréable ſenteur.

Prenez de bon ſavon blanc une demi-livre, & raclez-le avec un couteau, puis prenez deux onces & demie d'iris de Florence, ſix gros de *calamus* aromatique & de fleurs de ſureau,

demi-once de roſes sèches & de gérofle, un gros de coriandre, de lavande & de feuilles de laurier, trois gros de ſtorax. Mettez le tout en poudre très-fine & faites-en une pâte avec votre ſavon raclé, & ajoutez-y quelques grains de muſc ou d'ambre gris. En faiſant vos ſavonettes, ajoutez-y encore un peu d'huile d'amandes douces pour amolir la pâte & la rendre plus adouciſſante. Ce ſavon ne peut être trop recommandé pour la propreté.

OBSERVATION II.

Les ongles étoient regardés autrefois comme une partie ſi eſſentielle à la beauté, que les dames payoient exprès des ſervantes pour n'être oc-

cupées que du ſoin de leurs ongles. La beauté des ongles conſiſte dans leur juſte grandeur, dans leur figure, dans leur ſurface & dans leur couleur ; car s'il manque un ongle à quelque doigt, ſi les ongles ſont plus grands ou plus petits qu'il ne faut, s'ils ſont recourbés, raboteux, tachés, ou d'une vilaine couleur, c'eſt une difformité qu'il faut chercher à réparer.

Les ongles peuvent tomber par différentes cauſes, comme par un vice interne, par des maladies fort graves, par des coups violens, par le froid exceſſif. Il faut détruire une partie de ces cauſes & éviter l'autre. *Paul Eginète* recommandoit la cire mêlée avec une égale partie d'orpiment, pour faire revenir les ongles. *Man-*

cini approuvoit fort l'onguent fait avec deux gros d'orpiment, un gros de manne, autant d'aloès & d'encens, & six gros de cire vierge. Appliquez cet onguent sur le doigt, enveloppez-le d'un doigtier & ne le laissez pas prendre l'air, car rien ne s'oppose plus que l'air à la régénération des ongles. Tel étoit le systême de cet auteur (*de Decoratione*, p. 149). Il faisoit encore bouillir de l'encens & des racines de roseaux dans du vin blanc, & faisoit tenir long-tems le doigt dans cette décoction.

Mais le mal qui fait tomber le plus souvent les ongles, c'est le panaris. C'est un mal cruel, qui carie quelquefois les os, & qui est quelquefois suivi de gangrene. Il est

produit ordinairement par une goutte de ſang extravaſé, ce qui n'arrive jamais que par ces deux cauſes externes, ou une meurtriſſure ou une piqûre. Le meilleur moyen, pour guérir, eſt d'attirer au dehors le ſang extravaſé, qui, en croupiſſant, ſe corrompra & formera une ſuppuration abondante. C'eſt un excellent remède que de ſe tremper ſept ou huit fois le doigt dans de l'eau preſque bouillante.

Le remède ſuivant remplit la même indication. Prenez des cendres de ſarment, faites-en une forte leſſive, que vous ferez chauffer le plus que vous pourrez. Après en avoir verſé dans un vaſe commode, trempez-y la partie affligée & l'y laiſſez très-long-tems.

Afin de conſerver toujours le même degré de chaleur, verſez de momens en momens de la nouvelle eau chaude; vous en verrez promptement de bons effets, & l'expérience a fait voir que ce remède, quoique ſimple, étoit préférable à beaucoup de médicamens plus compoſés.

Nous propoſerons encore un remède éprouvé contre les panaris; on prend de la pariétaire que l'on hache le plus menu qu'il eſt poſſible, & qu'on mêle avec une quantité proportionée de ſaindoux. On enveloppe le tout de pluſieurs papiers les uns ſur les autres, & on le met dans de la cendre chaude, qui, ſans être aſſez brûlante pour griller le papier, ait cependant la chaleur ſuffiſante pour cuire la pa-

riétaire & la bien incorporer avec le ſaindoux. On étend enſuite cet onguent ſur du papier brouillard, dont on enveloppe la partie malade, & on le renouvelle au moins deux fois par jour. Il faut avoir ſoin de mettre une épaiſſeur ſuffiſante d'onguent, afin qu'il ait un effet plus prompt. Auſſi-tôt les douleurs ſe calment, & en peu de tems le mal eſt guéri. Si on l'applique dès le commencement, il hâte la ſuppuration, & empêche les élancemens les plus douloureux.

Dans toute eſpèce de panaris ou de ſuppuration qui ſe fait, ſoit à la racine, ſoit deſſous l'ongle, il peut en réſulter quatre cas différens. 1°. L'ongle tombe & il en revient un autre. 2°. L'ongle tombe,

& il en revient un autre raboteux. 3°. L'ongle tombe, & il n'en repouſſe pas un autre. 4°. L'ongle ne tombe quelquefois qu'à moitié. Cela dépend des papilles nerveuſes qui ont été plus ou moins détruites par l'action corroſive du pus. Les moyens que nous avons indiqués étant appliqués à propos, on prévient la chûte de l'ongle ; & ſi l'ongle tombe, il en revient un autre auſſi poli & de la même forme. S'il ſurvenoit des carnoſités ou quelques excroiſſances de chair, c'eſt au chirurgien à enlever avec le fer ou avec la pierre infernale tout le ſuperflu, & à empêcher qu'il ne reſte au doigt quelque difformité par la cicatrice.

Quand les ongles deviennent trop

grands & pouſſent trop vîte, il faut les couper de fort près, & ne pas s'embarraſſer ſi c'eſt tel jour de la ſemaine ou ſi la lune eſt dans ſon croiſſant. De pareilles remarques ſont de vaines puérilités, auxquelles toutes les perſonnes qui penſent, ne doivent point s'arrêter. Le défaut d'attention à toutes ces circonſtances n'eſt pas ce qui occaſionne ces petites *envies* qui s'élèvent vers la racine de l'ongle. Elles proviennent de ce qu'on a touché à des corps durs, épineux & piquans, ou de ce que la peau eſt trop sèchè: On nomme communément *envies* ces petits éclats ou ces petits filamens de la peau qui ſe dreſſent à l'entour de l'ongle. Il faut les couper fort près avec les

ciſeaux. En les arrachant, on riſque de ſe faire beaucoup de mal.

Lorſque les ongles ſe recourbent & forment des griffes, on examinera ſi c'eſt leur trop grande ſéchereſſe, ou leur molleſſe qui eſt cauſe de cet effet. S'il provient de la ſécherefſe, on amolira les ongles avec l'huile de lin, la graiſſe de poule ou avec quelqu'autre médicament onctueux. Ne réuſſit-on pas par ce moyen? on rognera les ongles de fort près, & on les raclera avec un morceau de verre. Si c'eſt par rapport à leur molleſſe, ou trop grande flexibilité, qu'ils ſe recourbent, on les durcira avec de l'huile de myrte ou de lentiſque, la colophone, l'alun & le ſel. On fera un onguent avec toutes ces drogues de la manière ſuivante :

Prenez une demi-once d'huile de lentiſque, un demi-gros de ſel, deux ſcrupules de colophone & d'alun : mêlez le tout enſemble, & faites-en un onguent avec un peu de cire.

Quand les ongles ſont raboteux, il faut les unir avec un morceau de verre, & enſuite les polir avec de la cire. Nous déſapprouvons le conſeil des anciens, qui vouloient qu'on fît tomber ces ongles pour en avoir de plus beaux. Dans cette intention, *Gallien* recommandoit (*lib.* 8, *de ſimp. med.*) la petite chélidoine avec la poix. D'autres louent beaucoup un cérat fait avec le ſoufre vif, l'arſenic, de chaque un gros, & ſuffiſante quantité de poix. Ils conſeillent encore de percer la racine de l'ongle &

de la frotter d'ail. *Gallien* regardoit encore le remède ſuivant immanquable (*lib. de medic. facile parabilibus*). Prenez le jaune d'un œuf dur, deux gros de ſoufre vif, faites-en un emplâtre avec ſuffiſante quantité de vinaigre.

Les ongles ſont ordinairement de la couleur de la peau. Les perſonnes qui ont la peau vermeille, ont auſſi les ongles vermeilles, & c'eſt-là, ſans doute, leur plus belle couleur. Les nègres ont les ongles noirs, & les perſonnes qui ont la jauniſſe ont les ongles jaunes, & les ongles deviennent livides, lorſqu'on eſt près d'expirer. C'eſt pourquoi, ſi le vice de la couleur des ongles dépend d'un vice dans la maſſe du ſang, d'une

maladie, en détruiſant le mal, on rendra aux ongles la couleur qu'ils doivent avoir. Pluſieurs cauſes accidentelles altèrent la couleur naturelle des ongles, comme il arrive aux teinturiers, à pluſieurs ouvriers, aux gens qui ouvrent des noix vertes. Mais nos remarques ne ſont point faites pour ces ſortes de perſonnes, elles ne ſont point aſſez délicates, & ſont rarement occupées du ſoin de leur beauté. Nous dirons ſeulement pour l'utilité des perſonnes qui reſpectent les graces, & qui ne veulent point y voir aucune tache, que ſi leurs doigts & leurs ongles étoient marqués en mangeant des cerneaux, elles les nétoyeront facilement avec tous les acides végétaux, comme le

verjus, le ſuc d'oſeille, le jus de citron, &c.

Quelquefois l'ongle devient noir par une meurtriſſure. Le ſang s'extravaſe deſſous l'ongle qui eſt tranſparent, & on y apperçoit une tache noire plus ou moins grande, qu'on appelle un pinçon. Pour faire ſortir cette goutte de ſang extravaſé, il faut gratter l'ongle, & l'amincir dans l'endroit où l'épanchement s'eſt formé. Alors on y appliquera quelque liqueur ſpiritueuſe ou quelqu'emplâtre qui attirera le petit dépôt qui rend l'ongle difforme. Les taches blanches qu'on voit ſur l'ongle, n'exigent point de remèdes & ſe diſſipent d'elles-mêmes.

OBSERVATION III.

L'auteur ne parle ici que de la puanteur particulière des aiſſelles. Sans doute que dans un ouvrage de pur agrément, il ne pouvoit traiter d'une matière auſſi dégoûtante, mais qui eſt cependant auſſi intéreſſante pour la beauté. Car, comme il a dit lui-même, la beauté doit non-ſeulement plaire à la vue, mais encore à l'odorat (*tome I*, *pag.* 51). Elle eſt ſuppoſée l'aſſemblage des perfections, & ne doit par conſéquent déplaire à aucuns ſens. Nous allons donc ſuppléer ici à ce qui manque au texte de l'ouvrage.

La puanteur peut partir du corps humain ou des excrémens qui en ſortent.

Elle peut provenir de tout le corps, comme on le remarquoit dans celui des femmes de Lemnos, qui exhaloient une odeur si fétide, que leurs maris ne pouvoient en approcher; ou bien elle peut provenir de quelque partie du corps, comme de la bouche, du nez, des aisselles, des parties honteuses, de la plante des pieds.

Si la puanteur provient de tout le corps, le traitement d'une pareille incommodité ne peut être confié qu'à des personnes intelligentes, qui varieront les remèdes suivant l'exigence des cas. Tantôt elles prescriront les bains adoucissans ou aromatiques, tantôt elles ordonneront les boissons aigrelettes ou acides, ou les sucs des

plantes anti-ſcorbutiques. Ces remèdes procureront un ſoulagement notable, lorſqu'ils ſeront adminiſtrés prudemment.

Pluſieurs cauſes peuvent contribuer à rendre l'haleine mauvaiſe. 1°. La carie des dents, la pourriture des gencives, le peu de ſoin qu'on a de ſe laver la bouche. Il faut conſulter là-deſſus ce qui a été dit dans le *tome II*, *page* 92. 2°. Les mauvaiſes diſpoſitions de l'eſtomac. Alors il faut avoir recours aux purgatifs, aux émétiques ou aux ſtomachiques. 3°. Quelques maladies particulières, comme le ſcorbut, la fièvre, la phtyſie. Alors il faut traiter ces maladies avec les remèdes convenables pour détruire la puanteur de la bouche.

che. 4°. Un vice inhérent à l'individu : la plupart des boſſus, par exemple, ont l'haleine forte. Quelques femmes ſentent de la bouche, lorſqu'elles ſont dans leur tems critique. Les vieillards n'ont pas toujours l'haleine auſſi douce que celle des enfans. 5°. Pluſieurs cauſes accidentelles. Le jeûne rend l'haleine mauvaiſe, auſſi-bien qu'une étude trop aſſidue & trop prolongée. L'uſage du mercure & de quelques autres médicamens qui portent à la bouche ; l'uſage de quelques alimens âcres, & qui ont beaucoup de volatil, comme la ciboule, l'ail, les oignons, les porreaux. Si l'on mâche du perſil après avoir mangé de l'ail, il en diſſipe toute l'odeur. Les romains avoient coutume après leur repas, de

mâcher quelques feuilles de laurier, afin que leur haleine ne ſentît pas, ſoit les alimens qu'ils venoient de prendre, ſoit le vin qu'ils venoient de boire. Nous croyons que la coutume introduite parmi nous de boire du ratafiat & des liqueurs ambrées, aromatiques, ſafranées, a pris de-là auſſi ſon origine. Les perſonnes d'une complexion trop foible, qui ne peuvent pas boire de ces liqueurs ſans expoſer leur ſanté, pourront tenir dans leur bouhe pendant quelque tems un peu de canelle, de girofle, de coriandre, d'anis, de fleurs d'orange, d'écorce de citron. C'eſt pour elles, ſans doute, qu'on a inventé les dragées, les conſerves & les paſtilles de différentes odeurs.

Les latins ont appelé la puanteur des aiſſelles, *hirciſmus*, parce qu'elle reſſemble à la mauvaiſe odeur que exhalent les boucs. Elle eſt ordinairement engendrée par les ſoufres volatils de la ſueur qui ſort de deſſous les aiſſelles, & qui s'échauffe dans ce lieu, qui eſt fort chaud par lui-même. Les perſonnes négligentes qui laiſſent croupir cette ſueur ſont ſujettes à exhaler une odeur déſagréable. Le meilleur moyen, pour prévenir une pareille incommodité, eſt de changer ſouvent de linge, afin d'enlever cette ſueur qui s'y attache & s'y deſsèche, & de laver ſouvent cette partie, ſoit avec de l'eau ſimple, ſoit avec des eaux aromatiques. Nous n'approuvons pas ceux qui ſe frottent les aiſſelles

avec de l'alun en poudre ou de l'alun à la violette & parfumé, pour arrêter cette excrétion qui eſt abſolument néceſſaire à la ſanté. Il en peut réſulter les plus grands inconvéniens.

Les romains, dont nous venons de parler, portoient deſſous leurs bras de petits ſachets remplis d'aromates. Ils avoient pouſſé ſi loin la délicateſſe & l'art des parfums, qu'il n'y avoit pas une ſeule partie du corps humain qui n'eût un parfum deſtiné particulièrement pour elle. Mais nous penſons que ce moyen n'étoit pas fort efficace pour effacer la puanteur des aiſſelles. Au contraire, l'odeur des aromates mêlés avec des exhalaiſons fétides, devoit augmenter l'infection. Il ſera donc beaucoup meilleur de

s'en tenir à la propreté & aux ſoins qu'exige l'entretien de nos corps. Nous remarquerons encore ici que c'eſt ſeulement vers l'âge de puberté que la tranſpiration qui ſort de différentes parties de nos corps, commence à acquérir cette fétidité dont il eſt ici mention. On ne s'eſt jamais apperçu que les enfans ſentiſſent mauvais, ſoit des pieds, ſoit des aiſſelles. Les boucs ne ſentent peut-être auſſi mauvais, que parce qu'ils ſont les plus laſcifs de tous les animaux.

La puanteur des pieds eſt quelquefois ſi inſupportable, qu'à peine peut-on la ſoutenir ſans ſe trouver mal. C'eſt ce qui arrive aux perſonnes qui ſuent beaucoup des pieds, qui s'exercent beaucoup & qui ſont obligées

de marcher beaucoup dans les grandes chaleurs. Elles doivent avoir un ſoin particulier de ſe laver les pieds, de renouveler ſouvent leurs chauſſons & toutes leurs chauſſures.

On a parlé dans l'*obſervation IV du tome I*, des bains des pieds. Ils conviendront beaucoup dans ces circonſtances, nous n'en donnerons ici qu'une formule. Prenez vingt livres de leſſive de cendres de laurier, trois poignées de feuilles de laurier, une poignée de ſouchet, autant de calamus aromatique & de dictame de Crète. Faites bouillir le tout enſemble; paſſez, & ajoutez quatre livres de bon vin. Mettez tremper vos pieds tous les jours pendant une heure dans cette décoction. Au bout de quelque

tems vos pieds ne ſeront plus ſujets à exhaler une mauvaiſe odeur. Les grecs, après de pareilles ablutions, ſe frottoient encore les jambes avec des poudres deſſéchantes, comme la farine de lupins, mêlée avec le ſel, l'origan, le calament mis en poudre. On peut remplir la même indication avec le ſon, qu'on aromatiſera comme on ſouhaitera.

L'osène eſt un ulcère ſordide, caché dans les narines, qui dégénère quelquefois en cancer. Il répand une odeur ſi infecte, qu'on le nomme punaiſie, & punais ceux qui en ſont attaqués. Pour le guérir, on ſe ſert utilement de tabac & de l'onguent de tabac qu'on introduit avec des tentes. On emploie auſſi les fumigations vul-

néraires & balſamiques, pour dompter un mal auſſi dégoûtant. Le polype qui croît au fond du nez, & qui deſcend quelquefois juſqu'à l'entrée du goſier, gêne non-ſeulement la reſpiration, il répand encore une odeur très-diſgracieuſe quand il eſt livide. On le guérit par la ligature, l'extirpation & les cauſtiques. C'eſt aux médecins à employer l'un de ces moyens, ſuivant que le cas pourra le requérir. L'enchifrenement & le rhume de cerveau qui procure une évacuation de pituite épaiſſe de la membrane pituitaire, occaſionnent une eſpèce de puanteur dans les narines. Mais ces maladies ſe diſſipent aiſément, ſoit d'elles-mêmes, ſoit par des remèdes appropriés dans ces circonſtances.

Les parties honteuſes des hommes ſont toujours enfermées, & celles des femmes ſont toujours expoſées à des purgations indiſpenſables à leur ſexe. Les hommes & les femmes ne peuvent donc guère ſe diſpenſer de fréquentes ablutions, s'ils veulent qu'on ne s'apperçoive pas d'une ſenteur déſagréable en s'approchant d'eux; ablutions d'autant plus néceſſaires, qu'ils feront plus ſouvent des ſacrifices à la déeſſe des amours. Pour ces ablutions, on ſe ſert d'eau ſimple, d'infuſion de cerfeuil, de pariétaire, de mauve, de vin roſat mêlés avec un peu d'eau de fontaine; de la décoction de roſes, de violettes & de jaſmin; d'eau de rivière, dans laquelle on ajoute un peu d'eau-de-

vie de lavande, ou du vinaigre odoriférant.

Des différens excrémens qui répandent une odeur déſagréable, nous ne parlerons ici que de la ſueur. La cauſe de cette odeur déſagréable dépend quelquefois du tempérament; les perſonnes rouſſes, par exemple, ſont ſujettes à ſentir mauvais lorſqu'elles tranſpirent; tandis que d'un autre côté *Plutarque* dit qu'*Alexandre* exhaloit de tout ſon corps une odeur ſi ſuave, que ſes habits en étoient parfumés.

Quelquefois cette odeur dépend du régime de vivre. *Athénée* rapporte, *liv. II*, que *Moſcus* & *Antimolus*, qui avoient paſſé toute leur vie à ne boire que de l'eau & à ne manger

que des figues, ſentoient ſi mauvais que tout le monde étoit obligé de ſe retirer lorſqu'ils approchoient du bain. Mais le plus ſouvent, cette mauvaiſe odeur dépend de la malpropreté & de la négligence. Il faut donc, pour corriger la puanteur qui vient de la tranſpiration, vivre d'un bon régime, & nettoyer ſon corps de toutes les impuretés que la ſueur, en ſe deſſéchant, laiſſe ſur la peau. Les alimens doux & rafraîchiſſans, les boiſſons aigrelettes & tempérantes, l'exercice modéré, les bains fréquens, les frictions sèches, le linge ſouvent renouvelé, ſont des moyens efficaces pour détruire un pareil vice. A ces moyens on pourra en joindre encore d'autres, tels que les parfums, les eſſences,

les poudres aromatiques, les ſachets, les caſſolettes, les baumes.

OBSERVATION IV.

Il y a différentes manières de percer le petit lobe de l'oreille, qui n'eſt qu'un composé de peau & de tiſſu graiſſeux. On paſſe derrière l'oreille un bouchon de liège, & on perce avec une aiguille d'argent le petit lobe; enſuite on paſſe dans le trou qui vient d'être fait un petit anneau d'or. Autrefois on engourdiſſoit l'oreille avant que de la percer; mais on a remarqué que cette méthode étoit défectueuſe, en ce qu'elle faiſoit enfler beaucoup l'oreille après l'opération.

On perce encore les oreilles avec une eſpèce de lardoire qui eſt armée d'un

d'un petit cylindre de plomb : de ſorte qu'en retirant la lardoire, le plomb reſte dans le lobe de l'oreille. Il réſulte quelques avantages de cette manière d'opérer. Elle s'exécute plus ponctuellement que la précédente, & l'on n'eſt pas obligé de s'y reprendre à deux fois, pour paſſer l'anneau dans le lobe qui peut ſe refermer. Mais on y trouve cet inconvénient, que le plomb s'attache plus facilement, & ne tourne pas auſſi aiſément que l'anneau d'or.

On a inventé un inſtrument pour percer les deux oreilles à la fois. Cette méthode eſt ſans contredit plus prompte & plus avantageuſe que les deux premières. Après avoir marqué avec de l'encre l'endroit qu'on veut percer, on applique cet inſtrument.

Un peu d'huile appliqué à la partie qu'on vient de percer, ſuffit pour guérir la bleſſure. On dit que le bout de l'oreille gauche percé eſt plutôt guéri que le droit. C'eſt pourquoi les dames l'appellent le mâle, & l'autre la femelle. Les phyſiciens, après avoir conſtaté le fait, expliqueront ſans doute ce phénomène.

OBSERVATION V.

On peut conſulter ſur ce détail de philoſophie & de métaphyſique un livre qui n'eſt pas beaucoup connu, ſoit parce qu'il eſt fort obſcur, ſoit parce qu'il eſt écrit dans un ſtyle ſuranné. Il eſt intitulé : *L'Art d'embellir, tiré du ſens de ce ſacré paradoxe*, la ſageſſe de la perſonne em-

bellit ſa face, *étendue en toutes ſortes de beautés, & ès moyens de faire que le corps retire en effet embelliſſement des belles qualités de l'ame ;* par le ſieur *de Flurance-Rivault*, à Paris, en 1608. Voici cependant ce qu'en dit *Malherbe :*

Voyant ma Caliſte ſi belle,
Que rien ne s'y peut déſirer,
Je ne me pouvois figurer
Que ce fût choſe naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit être,
Qui lui coloroit ce beau teint,
Où l'aurore même n'atteint
Quand elle commence de naître.

Mais *Flurance*, ton docte écrit
M'ayant fait voir qu'un ſage eſprit
Eſt la cauſe d'un beau viſage.

Ce ne m'eſt plus de nouveauté ;
Puiſqu'elle eſt parfaitement ſage,
Qu'elle ſoit parfaite en beauté.

Ce livre eſt partagé en ſix diſcours. Le premier, *Traité de la beauté & de la ſageſſe en général*; le ſecond, *de la beauté du corps*; le troiſième, *de la beauté de la voix*; le quatrième, *que la ſageſſe eſt la mère des beautés ſpirituelles*; le cinquième, *que la ſageſſe eſt mère de la beauté de l'ame humaine*; le ſixième, *que la ſageſſe embellit le corps* : c'eſt ce dont parle ici *Abdeker*. Ceux qui auront aſſez de patience pour lire l'ouvrage de *Flurance*, y trouveront bien des principes écrits dans un ſtyle un peu ſerré ; mais ils ne pardonne-

ront pas à l'auteur de s'écarter si ouvent de son objet.

Quin & sanorum quoque cura, venustatis causâ, suscipienda est.

HIPPOCRATIS *Coï Præceptiones.*

Fin du Tome quatrième & dernier d'Abdeker.

TABLE

Pour les premier, deuxième, troisième & quatrième Volumes d'Abdeker.

TOME I.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE XVI.

TOME II.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

OBSERVATION I.

OBSERVATION II.

Sur le hâle & les taches de rousseur.

TOME III.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

OBSERVATION II.

Ratafia

OBSERVATION III.

OBSERVATION IV.

OBSERVATION V.

OBSERVATION VI.

TOME IV.

QUATRIÈME PARTIE.

Fin de la Table.






N°